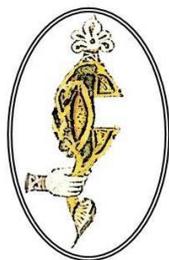


TESLA, PORTRAIT PARMİ LES MASQUES



ТЕСЛА, ПОРТРЕТ МЕЂУ МАСКАМА
TESLA, PORTRET MEĐU MASKAMA

VLADIMIR PIŠTALO

EXTRAITS

Traduit du serbe par Harita Wybrands

Juillet 2018

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

1

LE PÈRE

Qu'est-ce que ce monde ?

Quelle est la raison de l'existence ?

Ces interrogations et d'autres semblables trottaient infatigablement dans la tête de Milutin Tesla. Et il en arrivait inévitablement à la terrible question : qu'est-ce que l'interrogation elle-même, qu'est ce qui interroge ? La pensée du pope Milutin rencontrait là sa limite et il se sentait pris de vertige.

"La pensée humaine n'est rien qu'un instrument toujours à portée de main – concluait le pope Milutin Tesla –, elle est comme la scie qui sert à couper le bois. On pourrait bien jouer avec un archet sur une scie, mais elle n'est pas faite pour ça."

Il conseillait à ses élèves d'arrêter de raisonner et de prendre des décisions.

"Prenons mon exemple : au moment où j'étais sur le point de finir l'école militaire, j'ai interrompu mes études et je me suis inscrit en théologie."

Son premier poste était à Senj, une petite ville fouettée par les vents, dont l'héroïsme avait été glorifié dans la poésie épique nationale. Il cherchait à transmettre ses idées à ses paroissiens : "Je vous dis et vous conseille pour votre intérêt de ne pas être dupes et de croire que la raison seule suffit, mais fiez-vous à la sagesse du peuple où prend racine tout progrès ; basez votre conduite sur la liberté, l'égalité et la fraternité..."

Mais on n'écoutait pas le pope aux idées progressistes. On ne le respectait pas. On le tenait pour un original et on lui reprochait sa faible santé. Ces gens rudes le considéraient coupable de sa maladie et attendaient sa mutation.

"Vous croyez que c'est par plaisir que je reste ici ? demandait Milutin Tesla sur un ton sarcastique. Quand bien même on m'enverrait en Bessarabie je n'aurais rien à perdre."

Au lieu de la Bessarabie, on le muta dans le village de Smiljan, en Lika, aux frontières de l'Empire austro-hongrois. Durant tout le temps passé dans ce village pauvre, Milutin Tesla ne recula jamais devant ses responsabilités, il n'hésita à aucun moment à seller son cheval pour donner la dernière communion à un mourant, même lorsque des yeux de loups semblaient sillonner la forêt, dans les glaciales nuits d'hiver. Au bout de son long trajet, le pope secouait la neige de sa pelisse de martre et rentrait dans l'izba de ceux qui attendaient son secours. Il s'approchait du lit, se penchait sur le moribond et lui disait d'une voix douce, à peine audible : "Maintenant, tu dois ouvrir ton cœur et dire tout ce qui pèse sur ton âme, tu dois le faire en chuchotant, car Dieu entend le mieux les paroles chuchotées. Et ces gens rudes ouvraient alors leur cœur et racontaient leur vie d'une façon dont ils ne l'avaient jamais fait jusqu'alors. Bien des choses qu'il avait entendues pendant la confession, le pope avait désespérément cherché à les oublier.

Dans la maison recouverte de neige, Milutin Tesla lisait beaucoup. Il lisait des ouvrages sur les chemins de fer, sur la guerre de Crimée, il s'intéressait au Palais de verre que l'on venait de bâtir à Londres... Pour le journal local, le pope de Smiljan avait écrit un texte sur le choléra qui s'était répandu de la Dalmatie vers la Lika "comme l'huile se répand sur la table". Il écrivait sur les "infranchissables obstacles" que rencontraient les éducateurs des écoles populaires dans les éparchies les plus isolées de la province épiscopale de Karlovac. Pour le *Journal Serbe*, il avait décrit "*Le beau phénomène*" de la lumière atmosphérique qui était apparu le jour de la Saint-Pierre. "Ce phénomène – écrivait le pope Milutin Tesla dans une sorte de ravis-

sement – ressemblait à une chute d'étincelles, tout-à-la fois très lointaine et très proche, aussi proche qu'on avait l'impression de pouvoir la toucher de la main. Puis, la cascade de lumière disparut derrière la colline, laissant une trace de rayons bleus derrière elle. A ce même moment, on entendit un grand fracas comme l'effondrement d'une tour, et son écho se propagea longtemps jusqu'au côté sud du Velebit. Après ce petit phénomène divin, les étoiles restèrent blafardes." Alors qu'aux gens simples cet événement aurait pu donner de la matière à toutes sortes d'histoires, pour un observateur plus sensé (Milutin Tesla devait penser à lui-même), ne restait que regret de n'avoir pu en jouir à satiété "car cette apparition de la volonté divine n'avait duré qu'un instant, un instant si bref qu'on aurait à peine eu le temps de joindre les deux paumes et de claquer des mains."

Le "phénomène" avait été précédé par une chaleur étouffante, puis, vers le soir, par la pluie qui avait rafraîchi l'air et éclairci le ciel. "Et dans l'air frais, le ciel souriait et les étoiles brillaient comme jamais jusqu'alors ; brusquement, une lumière resplendit à l'est et, comme si trois cents flambeaux l'avaient poussée, elle s'était déplacée vers le côté opposé. Alors les étoiles s'évanouirent, et c'était comme si toute la nature s'était immobilisée..."

LE PARLEMENT DU MONDE

Les enfants avaient toujours peur quand leur père se "transfigurait". Lorsqu'il préparait son sermon du dimanche, Milutin interdisait à la maisonnée d'ouvrir la porte de sa chambre. Derrière la porte fermée à clef éclatait brusquement une basse courroucée. Puis il leur semblait entendre une apaisante voix de femme, suivie le plus souvent d'une vocifération incontrôlée. L'auditeur pouvait jurer qu'il y avait dans la pièce plusieurs interlocuteurs. Le prêche était un théâtre. Djuka Tesla, la mère, et les deux fils écoutaient avec épouvante le père qui semblait se quereller avec lui-même en alternant les voix. Même les filles n'auraient jamais eu l'audace de frapper à la

porte car elles avaient peur de voir leur père "transfiguré" en des personnages inconnus. Derrière cette porte familière qui leur semblait alors chargée de mystère, le pope chuchotait en allemand et criait en serbe ; il parlait d'une voix sifflante en hongrois et ronronnait en latin. A l'arrière fond de toutes ces voix on discernait le bourdonnement du slavon.

Etait-ce là encore un "beau phénomène" qu'il fallait expliquer ? Etait-ce le Saint-Antoine de Smiljan qui se débattait avec ses tentations ? Souffrait-il de sa solitude ? Ce polyglotte isolé de tout s'imaginait-il être, dans son esseulement, "le parlement du monde" ? Préparait-il son oraison comme un drame où il était tout à la fois l'acteur tragique et comique ?

2

LA MÈRE

L'ÉTINCELLE DANS LA PIERRE

Les fils, Nikola et Dané, écoutaient et leurs yeux brillèrent comme des lucioles. Leur mère, assise en face, avec sa tête de poule qui se dodelinait sur son cou maigre, leur racontait des histoires, leur apprenait des dictons.

– Qu'est ce qui marche dans la forêt sans bruire, et dans l'eau sans la troubler ?

– L'ombre ! répondit Dané, toujours plus rapide que Nikola.

– Qui n'aime pas l'eau ? continuait la mère.

– Les chats et les montres.

Les récits préférés du fils cadet, Nikola, étaient : *Le préjudice et la justice*, *A quoi rêve le diable lorsqu'il simule la bonté* et *L'apprenti sorcier*. Dans ce dernier, le diable demande à l'apprenti s'il a appris quelque chose et celui-ci lui répond : "Non seulement je n'ai rien appris, mais j'ai même oublié ce que je savais." Nikola aimait les contes de fées car, dans les contes, le benêt ou frère cadet était souvent le personnage le plus important. A défaut d'instruction, leur mère leur apprenait la sagesse, à lui et à sa sœur Marica, par des légendes :

"Voyageant de par le monde, déguisé en mendiant, Saint Sava arriva devant le palais de Gavan qui possédait beaucoup de richesses..."

Les paupières de Nikola s'alourdissaient, il planait entre la veille et le sommeil.

"... Alors Saint Sava, avec son bâton, dessina en l'air une croix et le palais de Gavan se transforma en lac..."

– Est-ce un rêve ? se demandait Nikola.

"...Les gens disent que chaque année à ce jour l'eau se met à bruire et le coq chante dans le lac..."

Djuka Mandić avait eu une enfance difficile. Sa mère était devenue aveugle et elle devait elle-même se charger de l'entretien de la maison. En dehors des récits que celle-ci lui racontait, elle n'avait pratiquement eu aucune instruction. Elle devait tisser seule tous les draps de la maison et s'occuper de ses frères et sœurs plus jeunes. Pour aggraver le tableau, le choléra s'était, à cette époque aussi, répandu en Lika "comme de l'huile qui se répand sur la table". Pendant que son père courait donner la communion aux mourants, la maladie avait emporté tous leurs voisins. Il avait fallu que la petite fille toute seule lavât et habillât cinq personnes.

Lorsqu'elle se maria, elle avait à porter encore une autre maisonnée sur le dos. Milutin Tesla disait avec philosophie : "Là où le pope doit prendre le sarcloir, on peut mettre une croix au progrès". C'était surtout Djuka, accompagné du serviteur bigleux, Mané, qui s'occupait du petit lopin de terre, bien de l'église.

– Ne va pas là où tu regardes, mais là où tu veux arriver, lui disait-elle lorsqu'il allait scier du bois.

La mère expliquait à Nikola que le bourdon fécondait la reine des abeilles haut dans le ciel, ce qui donnait de nouvelles abeilles à condition qu'ils échappent aux hirondelles.

– Les ennemis des abeilles sont les hirondelles et les hérissons.

Une fois, Nikola était tombé et s'était cogné le front sur une chaise. Sa mère avait embrassé la petite bosse "pour que ça ne fasse pas mal", elle avait caressé la tête triangulaire de l'enfant et s'était mise à réciter, en riant : "Le coup produisit une étincelle dans la pierre, sans elle, même la roche aurait souffert." Lorsqu'il avait mal au ventre, elle lui posait sa main sur le nombril et commençait à articuler distinctement et rythmiquement des vers de la poésie épique populaire qu'elle connaissait

par cœur. La douleur s'apaisait, et Nikola se sentait enveloppé d'un sentiment de bien-être.

Pendant la journée, Djuka était coiffée d'un foulard. Se levant à l'aube, deux bonnes heures avant les autres, elle allumait le feu dans la cuisine et laissait la porte du fourneau ouverte. Il arrivait parfois à Nikola de se réveiller lui aussi très tôt et il observait alors en cachette sa mère en train de se peigner. Les flammes fusaient à travers les fentes du fourneau et éclairaient la pièce d'une faible lumière. L'enfant, ému, voyait sa mère dans cette lueur rousse comme si elle était en bronze. Elle devenait quelqu'un d'autre. Nikola voyait quelque chose qui lui semblait interdit.

La vie de sa mère était grave.

La vie de sa mère était silencieuse comme la chute d'un arbre dans la forêt où il n'y a personne pour l'entendre.

LES ARBRES

Elle se tourna vers la colline boisée de Bogdanić.

– Vous entendez ?

– Quoi ?

– Le chuchotement des arbres qui se parlent.

– Et qu'est-ce qu'ils disent ?

– Quand viendra le printemps ? soupirent les bouleaux.

Quand allons-nous ôter nos étaux de glace ? – Patientez, leur disent sagement les sapins. Dans trois mois nous serons débarrassés de notre froide cuirasse. Les eaux commenceront à gargouiller et, sur vous autres, les bouleaux, se montreront les premières feuilles.

– Et que disent-ils encore ?, demanda Nikola.

– L'étoile du berger ouvrira le portail du soleil, susurrent les bouleaux. A travers ce portail, entrera triomphalement le dieu Āarilo sur son cheval et il dira à la Terre-Mère : "Terre humide, aime ton dieu du Soleil, sois son épouse et il te couvrira

de lacs émeraudes, de sables dorés, d'herbes vertes et de rapides rivières. Et aussi, d'oiseaux, de fruits et de fleurs rouges et bleues. Oh, tu engendreras d'innombrables enfants. Les bouleaux salueront les rayons du soleil printanier et le bruit des eaux, avec leurs premières feuilles.

Nikola écoutait attentivement, puis il sourit malicieusement.

– Ce n'est pas comme ça. Tu me mens.

Au lieu de fables sur les animaux, la mère leur parlait le plus souvent de la vie de la nature. Elle connaissait les herbes et affirmait qu'il était rare qu'une plante soit livrée à elle-même, presque toujours une âme lui était attachée.

– L'orme, le sapin et le frêne, par exemple, appartiennent aux fées, dit-elle.

– D'où viennent les fées ? demanda Dané.

– Les fées viennent du colchique, répondait la mère sans hésiter, c'est pourquoi les jeunes gens se gardent bien de marcher sur cette plante ; je t'apprendrai comment reconnaître le colchique, pour ne jamais marcher dessus.

– Où vivent les fées ?

– Je t'ai déjà dit quels sont les arbres des fées. Mais l'if aussi en fait partie. Il ne pousse qu'en un lieu propre, répondait Djuka.

– Combien longtemps vivent les fées ? demanda Nikola qui se plaisait à ce jeu.

La mère haussa les épaules. Les fées mangent de la graine d'ail et vivent tant qu'il leur plaît, tant que la vie ne commence à les ennuyer. Alors elles rejettent ces graines et meurent sans douleur.

Nikola n'était pas très fier de ce que sa mère connaissait tant de choses et en parlait avec une telle assurance ; c'était comme si elle avait été elle-même autrefois une fée. En revanche, il n'avait jamais bien compris pourquoi son père se révoltait contre ces récits sur le monde empli d'âmes qui animaient la nature et où les plantes étaient la même chose que les

hommes. A cette époque il ne pouvait savoir que derrière ces histoires sur les fées et les plantes se cachait une croyance en des dieux antérieurs à Dieu.

– Quand il n’y a pas d’église, on peut prier sous un pin ou sous un tilleul, disait-elle à ses deux fils.

Sa mère leur apprenait le monde, mais alors venait le père avec ses livres pour en traduire le sens. Il se renfrognait lorsqu’il écoutait ces interprétations païennes. Il ne pouvait comprendre comment ces légendes s’étaient conservées dans une famille où étaient passés tant de générations de popes.

– Laisse ça, marmonnait Milutin, chasse ce mal, tourne-toi vers la vie de l’esprit. C’est là que tu trouveras le Bien.

3

LA BOULE DE NEIGE

Le deuxième jour du Noël orthodoxe, trois garçons avaient échappé à l'attention des parents et étaient partis en vadrouille dans la forêt de Smiljan.

– Qu'est-ce que c'est beau, la neige, dit le premier garçon en souriant de plaisir.

– Ah oui, c'est beau... elle te rentre dans les yeux.

Le troisième garçon rejetait la tête en arrière pour happer les flocons avec sa bouche comme un jeune chien.

Ils marchaient la tête baissée, regardant la plupart du temps leurs jambes. On ne pouvait savoir lequel des trois était le plus essoufflé en gravissant la colline, Nikola ou ses deux cousins, Vinko et Nénad.

Hérissées de stalactites, les rochers se dressaient comme des monstres. Au milieu des pins régnait un silence profond. On entendait par moments le sifflement du vent dans les cimes et le bruit sourd des masses de poudre blanche qui tombaient des branches et se dispersaient sur le sol.

Les garçons avançaient péniblement. Leurs pieds mouillés s'enfonçaient dans la neige profonde et ils appuyaient leurs mains sur les genoux pour faciliter la marche. Ils arrivèrent enfin à un petit plateau sur le rocher au-dessus du ravin où le vent jouait avec des tourbillons d'une fine poussière argentée.

– On ne doit plus monter, si on veut rentrer à la maison avant la nuit, déclara Nikola.

Les garçons se tenaient les hanches et respiraient profondément. Nikola était au milieu de ses deux cousins qui l'avaient enlacé. Les deux frères étaient très différents l'un de l'autre. Vinko était un enfant taciturne et délicat, avec des cernes sous

les yeux. Une fois, il avait disparu et on l'avait cherché toute la journée. On l'avait retrouvé à la tombée de la nuit, recroquevillé dans l'église. Dans la famille de Nikola les hommes étaient généralement soldats ou prêtres. Il semblait évident que pour Vinko, avec son caractère discret et ses yeux fatigués, la vocation ecclésiastique était déjà décidée.

Quant à Nénad, le frère de Vinko, on pouvait difficilement le voir en prêtre ou en officier. Une fois, il avait soulevé un énorme caillou et l'avait jeté sur une tortue. Lorsque le chat des Tesla avait mis bas, il avait noyé tous les chatons dans un seau d'eau ; et quand Nikola, cet été-là, avait fabriqué un petit moteur actionné par le vol de hannetons, Nénad avait attrapé les hannetons et les avait mangés.

Le silence de la forêt se faisait plus profond. Les trois garçons respiraient au même rythme, tandis que l'air glacial leur mordait les narines.

Vinko retira son bras de l'épaule de son cousin et, devenu songeur, se pencha sur le ravin. Nikola se mit à parler en suivant la pulsation de la veine sur la tempe de Vinko pendant qu'il écoutait.

– Quelque part dans cette forêt dort un ours. Les loirs et les blaireaux dorment dans des terriers. Les insectes dorment sous les racines gelées. Et sous tout cela, dort une force invincible.

Alors Nénad aussi s'éloigna de quelques pas et bafouilla :

– Moi, moi j'aimerais... j'aimerais être dans cette forêt... un loup !

Il rejeta la tête en arrière, propulsa son larynx vers le haut et hurla :

– A–ooo–ou–uuuu !

Maintenant que ses cousins avaient retirés leurs bras de ses épaules, Nikola se mit à grelotter.

– Si nous jetions des boules de neiges vers le bas, dit-il avec empressement, pour voir laquelle ira le plus loin ?

– Allons-y !

La neige craquait dans leurs mains. Les deux frères avaient des gants, Nikola n'en avait pas. Pendant qu'il tassait la neige, ses doigts se raidissaient. La plupart des boules qui en roulant ramassaient la neige humide et grossissaient, devenues trop lourdes, s'arrêtaient à proximité du lieu d'où elles étaient lancées.

– Regardez la mienne ! glapissait Nénad, la mienne est la meilleure !

– N'importe quoi, criait Vinko. Regarde la mienne !

– La tienne aussi s'est arrêtée.

– C'est normal, puisqu'elle a buté sur une souche.

Nikola avait mal aux mains. Il avait l'impression qu'il n'y avait plus de chair sur ses paumes, et que ses os transis se crispaient au contact de la neige. Il chercha à les réchauffer en glissant ses doigts sous ses aisselles. Enfin il les fourra dans son pantalon entre ses cuisses.

– Regarde ma boule ! glapissait encore Nénad.

– Regarde la mienne ! criait Vinko.

Nikola ne regardait pas. Il dégagea ses mains de son pantalon et fit silencieusement une boule. Il la jeta comme on jette un dé. La boule se précipita le long de la pente en prenant toujours plus de volume. En quelques instants elle se transforma en une énorme masse ronde qui bourdonnait en roulant. Puis, elle ne bourdonna plus mais elle grondait, elle tonnait, en courant à une vitesse folle vers le bas de la colline.

Les garçons comprirent que cela devenait sérieux lorsque la boule monstrueuse commençait à emporter dans son élan non seulement la neige, mais aussi la couche de terre que celle-ci recouvrait.

– Oh mon Dieu, chuchotait Vinko d'une voix gémissante, ça devient une avalanche !

La boule se transformait en une force incontrôlable. Elle creusait en roulant un sillon de plus en plus profond et laissait derrière elle un paysage défiguré. Dans sa descente vertigineuse, cette énorme masse de neige tassée menaçait de bousculer dans

sa chute la rangée des bouleaux et des pins. Rugissant et emportant tout ce qui se trouvait sur son passage, elle finit par disparaître en direction du village. Toute la montagne semblait trembler par cette avalanche.

Nikola entrevit alors un autre trait de caractère qui distinguait ses deux cousins. La vie, sous tous ses aspects, faisait visiblement peur à l'un, tandis qu'elle enivrait l'autre.

– Ih–ih–ih ! sifflait Nénad le destructeur, comme si la peur avait provoqué chez lui un plaisir presque physique.

Vinko, en revanche, n'arrêtait pas de pleurer et de réciter des prières :

– Oh mon Dieu, toi qui es tout-puissant, ne permets pas que l'avalanche tombe sur nos têtes, ne permets pas qu'elle détruise le village...!

Nikola restait muet, comme hypnotisé. L'énergie destructrice avait provoqué, chez lui aussi, une étrange émotion. Il sentait une ivresse devant ce déferlement de la nature libérée.

La petite chose blanche, lancée par un geste léger de la main avait, devant ses propres yeux, ébranlé les rochers et agité les pins comme des allumettes. Elle avait mobilisé la matière et dégagé la force inconnue qui sommeillait en elle. Rien ne pouvait arrêter cette boule de neige une fois mise en branle, ni la détourner de la direction qu'elle avait prise. Nikola se sentit mal à l'aise au milieu de ses deux cousins, le craintif Vinko et le brutal Nénad.

– Le destin, chuchota-t-il, avec effroi.

4

LES HIVERS

A Smiljan, le temps de la Création n'était pas achevé. Les paysans étaient si grands qu'on pouvait les considérer comme des géants. Les paroles que les gens prononçaient étaient vivantes. La nature était ancestrale. L'odeur du gel était une salutation de Dieu.

Oui, les hivers étaient plus froids que ceux qui allaient venir plus tard. De tels hivers étaient plus appropriés à la Russie ou à la Finlande qu'aux Balkans. Les paysans, pataugeant dans la neige, laissaient derrière eux une trace scintillante. Une boule de neige lancée sur un tronc d'arbre éclatait en produisant un éclair. Une fois, à la tombée du jour, lorsqu'il était parti chercher une bougie, Nikola fut sidéré par la chose étrange qui arrivait à son matou. En passant, le garçon avait voulu le caresser, et il sentit un crépitement d'étincelles sur sa paume. Il inspecta sa main et ce qu'il vit entre ses propres doigts et le dos du chat, c'était une flaque de lumière. Était-ce là aussi un "beau phénomène" de nature divine ?

– Tiens, en effet, c'est drôle ! s'exclama Djuka. Milutin se souvint que ce qu'ils avaient vu – et il n'y avait pas de doute qu'il l'avaient vu – était de l'électricité. Il leur expliqua ce phénomène du mieux qu'il le put.

Nikola avait retenu qu'il s'était dit alors que, dans ce cas, toute la nature devait se comporter comme un grand chat.

– Nous vivons dans un monde illuminé, murmura Milutin, songeur.

– Que-ce que tu veux dire par "illuminé" ? demanda en chuchotant sa femme.

– Eclairé de l'intérieur.

5

LES VOILES

« Et lorsqu'il arriverait à la lumière, les yeux éblouis par l'éclat du jour, serait-il capable de voir, ne fût-ce qu'une seule des choses qu'à présent on lui dirait être vraies ? »
(Platon, *République VII*)

– Ça vient de nulle part ! se plaignait le jeune Nikola à ses parents.

Il fermait les yeux, et il était comme inondé de lumière. Le monde entier semblait fondre dans un feu liquide.

– C'est comme si je disparaissais, comme si je me dissolvais... chuchotait le garçon.

Nikola devait alors faire un effort pour retrouver le monde familier et rassurant de tous les jours.

– Ça a sa propre volonté ! gémissait-il.

– Est-ce comme quand, les yeux ouverts, tu regardes vers le soleil ? demandait sa mère.

– Un peu. Un voile d'or te tombe sur les yeux, alors qu'ils ne sont même pas fermés. Ça explose tout d'un coup et tu nages dans la lumière.

– Et si c'était le haut-mal ? s'inquiétait Milutin.

Il finit par comprendre cela comme un phénomène mystique.

Les yeux de Nikola étaient, à ces instants, aveuglés par une lumière qui brusquement détruisait toutes les règles de ce monde. Le pope Milutin se méfiait beaucoup de ces "illuminations" qui mettent en cause les assises de la vie et annihilent le monde matériel.

Mais cette fois-ci Dané, de huit ans son aîné, se mit du côté de son jeune frère :

– Non, ce dont parle Nikola, m’arrive à moi aussi.

Les parents furent rassurés ; tout ce qui arrivait à l’aîné, le "prince" de la famille, comme on l’appelait, ne pouvait être que bon.

– Est-ce que dans ces éblouissements surgissent aussi des images ? demanda Dané à son frère.

Nikola répondit par un geste affirmatif de la tête.

– N’ai pas peur, lui dit celui-ci d’une voix apaisante, laisse-les tout simplement venir.

Nikola, les yeux pleins de larmes, fixa son frère et gémit :

– Mais ça, c’est le plus terrible.

6

LE FRÈRE

– Qui est ce beau garçon ? demandaient les visiteurs, en adressant un sourire chaleureux à Dané Tesla

Puis, ils se tournaient vers le jeune Nikola.

– Et celui-ci?

Les frères se ressemblaient mais personne ne semblait s'en apercevoir. Même la tante Déva avec sa grosse dent qui lui sailait hors de la bouche comme chez un sanglier, préférait Dané. Et aussi, Luka Bogić, un chasseur au visage rougeaud qui menaçait les enfants de son fusil. Et puis, aussi, le pope Alagić, à la barbe argentée, dont le rire ressemblait à un long ronflement.

Milutin ne manquait jamais de louer l'intelligence de son fils aîné devant ses invités.

– Combien de soutanes comporte l'arbre généalogique de ta mère ?

– Trente-six.

– Qui était le premier ?

– Tomo Mandić.

– Bien, mon enfant.

Quand il allait à l'école, Dané n'avait jamais eu besoin de relire une page deux fois. Ce qu'il avait retenu, il pouvait l'expliquer de façon claire et concise.

– Un prince ! disait la famille.

– Il sera donc patriarche ? demandait malicieusement Luka Bogić.

– Qu'il soit ce qu'il veut, répondait sagement Milutin. Qu'il soit un homme.

Même quand Danilo Tesla devint presque jeune homme, le père ne semblait pas s'être lassé de dresser son petit théâtre devant les autres pour montrer les qualités de son fils. Lors des visites de ses amis, le vaillant Danilo Trbojević, le talentueux Danilo Popović, ou le fervent Damjan Čučković, Dané récitait des poèmes de Schiller : *Unter den Linden*, *Die Ideale* ou *Die Glocke*, en allemand.

– On voit qu'il comprend chaque vers, constatait Čučković.

– Il comprend et il sent, ajoutait Popović, poète lui-même.

Les vrais exercices intellectuels, Milutin les gardait pour les heures où ils étaient seuls. Il conseillait à son fils d'apprendre les textes par cœur, de s'entraîner en rhétorique et de s'évertuer à devancer les pensées des autres. En tant que cadet de l'Académie militaire, Milutin Tesla avait l'habitude que son professeur, jésuite, le regardât d'un air provocateur en lui disant :

– Réfute-moi Aristote !

Il avait repris ce jeu avec Dané. En retrouvant sa voix d'ancien officier, il disait avec autorité :

– Réfute-moi Descartes !

*

Malgré le duvet qui lui ombrageait déjà les lèvres, Dané obéissait. Fixant un point sur la fenêtre, il commençait :

– Descartes mettait en doute son existence, partant de l'idée que les choses évidentes pouvaient être une illusion, un piège tendu par le Malin Génie.

Le jeune homme marqua ici un silence calculé. Puis il haussa la voix : – Tourmenté par un doute universel, le philosophe cherchait la certitude. Dans un moment d'illumination, ému et peut-être dépité, il prononça cette célèbre phrase "Je pense donc je suis". A cet endroit, Dané sourit et remarqua : – La question qui tourmentait Descartes n'était pas nouvelle. Au

quatorzième siècle, Jean de Mirecourt avait déclaré : "Si je dis que je nie mon existence ou même si je doute que j'existe, je me contredis. Puis-je en douter sans l'affirmer implicitement ?" Saint Augustin avait anticipé le dilemme de Descartes, en s'écriant : "Même si je me trompe, je suis."

Dané Tesla leva le bras et, comme un toréador à la fin du combat, il conclut :

– En fin de compte, Descartes était un penseur et ce n'est pas étonnant que la pensée était pour lui la source de toute certitude. S'il avait été jardinier, il aurait trouvé la confirmation de l'existence dans son jardin. S'il avait été pianiste, il aurait dit : "Je joue, donc j'existe."

– Ce n'est pas mal ! marmonnait Milutin.

Tandis que son visage disait : "Excellent, mon fils !"

– Qui est ce garçon aux grandes oreilles, à la tête triangulaire, qui derrière la porte épie son père et son grand frère brillant ?

Nikola regardait Dané, avec admiration. Dané était beau comme le jeune empereur Joseph. Et comment tant de choses pouvaient-elles tenir dans une seule tête ? D'où venait tout cela ? Son frère le fascinait par le mystère de son adolescence. Dané sentait le sang vigoureux qui coulait dans ses veines et comme surpris par lui-même, il semblait écouter sa propre respiration. Pendant qu'il était ainsi absorbé, il arrivait à Nikola de lui poser trois fois la même question sans obtenir une réponse. Alors il haussait les épaules et sortait de la chambre.

– Où vas-tu maintenant ? lui demandait Dané, d'un air taquin.

– Je vais manger.

– A quoi bon, si c'est pour avoir faim à nouveau ?

Nikola répondait à ces taquineries par un sourire. Dané reprenait son air grave. Lorsque le rire éclairait enfin son visage songeur, Nikola, ravi, oubliait l'envie que lui inspirait son frère. Il n'aura jamais rencontré plus tard dans sa vie un charme aussi irrésistible.

– Si Dané n’existait pas, se demandait-il souvent, quel serait le monde ? Est-ce que le soleil serait toujours là ?

Dans un monde ainsi appauvri, Nikola aurait peut-être quelque importance ? Peut-être que Nikola serait intelligent dans ce monde terrible où il n’y aurait pas son frère Dané ?

7

TERRIBLE

Dané, en déséquilibre sur l'escalier raide de la maison, appelait au secours Mané, le serviteur, qui filtrait de la rakija dans la cave. Nikola tendit les bras et courut vers son frère. Un bruit sourd comme si quelque chose venait de se casser se confondait avec le bruit d'une chute. Tombé à la renverse et étendu sur le sol en bas de l'escalier, Dané leva l'index et le pointa en direction de Nikola.

Chaque fois que l'enfant racontait cet événement, il ouvrait les bras et, secoué par l'émotion, répétait en chuchotant :

– Mais ce n'était pas vrai.

Les talons de la mère résonnaient très fort sur les marches. Ses lèvres restèrent longtemps collées sur la tempe de son fils, puis elle adressa un regard muet à son mari.

Des yeux réprobateurs poursuivirent Nikola.

Quelque chose lui chuchotait à l'oreille : terrible !

Quelque chose rugissait dans les ténèbres : terrible !

Quelque chose hurlait à l'intérieur : terrible !

La nouvelle se répandit aussitôt dans les maisons voisines. Les gens commencèrent à cogner à la porte. Le "jeune Joseph", l'incomparable Danilo Tesla, avait quinze ans lorsqu'il mourut. Les visiteurs remplirent la maison du chuchotement de leurs condoléances. On ne pouvait pas dire à Dieu "ne va pas là où tu regardes, mais là où tu veux arriver".

– Un prince ! murmuraient-ils en sanglotant derrière le cercueil.

Mané servait de la rakija à la famille aux yeux rougis.

Le costume préparé pour la fête du baccalauréat avait servi comme costume d'enterrement. La voisine Anja Alagić s'approcha de Djuka en train de laver son fils mort.

– Comment peux-tu?

Djuka la regarda d'un air grave et lui répondit :

– Qui ne le peut pas, ne mérite pas d'être né.

8

LAISSE-MOI

On avait installé le corps dans la chambre de Nikola. Le cercueil ouvert était posé juste à côté du lit. Dans le cercueil était couché son frère. Son visage avait la couleur des cierges de l'église. Pour l'enfant de sept ans ce frère était toujours bien réel et il tendit le bras pour lui caresser le front, puis sa main glissa vers les traits rigides du visage qui n'était plus là. Nikola se mit à sangloter.

– Laisse-moi, souffla-t-il à l'oreille de Dané qui refusait de disparaître. Je t'en prie, laisse-moi.

Sa mère ne lui disait-elle pas que l'on chasse le mal par le bien ? Il se souvint qu'il lui était arrivé tant de fois que quelqu'un dise quelque chose et que le mot prononcé suscitât aussitôt chez lui l'image de la chose mentionnée. Convaincu de posséder la capacité de voir ce qu'il imaginait, Nikola essaya de se défendre par son imagination.

Sous les traits de son frère, il imagina le visage de sa mère. Lorsque les contours de cette âme chérie se dessinèrent à la place du frère mort, l'enfant éprouva un grand soulagement. L'apparition de sa mère ne dura que quelques instants, puis elle pâlit et il se retrouva de nouveau seul avec l'effroyable masque dans le cercueil. Il répétait le mot "mère", "mère", mais ce n'était plus qu'une ombre évanescence.

Nikola prononça alors le mot "père", et l'homme de haute taille avec des lunettes sur le front se trouvait déjà là. Mais son image s'évanouit aussitôt et Nikola devait reprendre le même jeu pour le faire revenir. Quand la figure du père pâissait, dans la chambre ne restait plus que celle dont Nikola avait peur.

Le malaise grandissait. Et lorsque cela devenait insupportable, il écoutait sa solitude comme une sourde musique qui ne

se partage avec personne. C'était si terrible qu'il n'osait pas se permettre d'avoir peur. Toutes les nuits, Nikola luttait avec cette obsession. L'image incarnée le torturait même pendant la journée. Il lui semblait que cela s'en prenait à sa vie, et il luttait avec acharnement comme quelqu'un qui avait à vaincre une menace suprême. Il projetait des images sur cette image qui le hantait. Il invoquait tous les gens qu'il connaissait, jusqu'à la méchante tante Déva et le redoutable Luka Bogić qui, lui aussi, était moins terrible que son frère mort. A la fin, il ne trouva plus rien dans son petit monde, le monde réel qu'il connaissait, qui eût pu lui servir de rempart contre l'image obsédante qui le persécutait.

La cérémonie de l'enterrement le hantait aussi. Il revoyait le pope Alagić et toute la famille derrière le corbillard. Et aussi, le bout de chemin fangeux où s'étaient embourbés les sabots des chevaux noirs. Toutes les nuits il se réveillait dans l'épouvante. Il revoyait la fosse béante, le cercueil qu'on descendait du corbillard. Dans le cercueil ouvert était couché son frère les yeux grand ouverts.

– Laisse-moi, pleurait Nikola, s'il te plait, laisse-moi.

9

PETIT MONOLOGUE SUR LES VOLS

Lorsque je respire d'une façon particulière, je commence à me décoller du sol. Je m'échappe par la cheminée, je laisse derrière moi ma chambre et mon terrible frère en elle. Je ne me demande pas si j'y laisse aussi mon corps. Je me hisse vers une étoile solitaire.

Je dis "l'Inde", et je vois les singes sacrés de Bénarès et le Gange. D'autres fois, je vois des hommes dans des barques qui rament avec leurs pieds sur les lacs de Birmanie. Je vois les sources chaudes du Japon et des singes blancs qui pataugent dans l'eau.

Le monde est sillonné d'éclairs et plein d'images. Je vole au-dessus de forêts entourées de lacs et d'une lueur jaune. Je survole les sommets des montagnes et des mers violacées. Tout en bas scintillent des villes. Quand je les scrute de cette hauteur, je les vois distinctement. Je descends comme un oiseau, je me crée des amis et leur parle longuement.

Parfois je vole jusqu'aux astres où c'est toujours le matin et où vivent des hommes en tuniques d'argent. Je plane dans le firmament et je baigne dans la lumière de l'univers. Je plonge dans les profondeurs marines parmi des poissons aux couleurs chatoyantes. Au milieu de la nuit, je me dis : je veux voir le jour, et je vois le jour. Parfois je vois simultanément la nuit et le jour.

Je suis Alexandre, vainqueur de fantômes. J'ai appris à choisir mes pensées et à les conduire où je veux, comme Elie son char. Je peux voir les choses que j'imagine et les tenir sous mon regard aussi longtemps que je le veux. J'ai appris à me défendre. J'ai appris à jouer avec un miracle aussi troublant que la mort.

16

LA COURSE APRÈS LE VENT

"Il est rare qu'un jeune homme, surtout s'il a passé plusieurs années d'études à l'Université, se décide pour la carrière ecclésiastique..."

Milutin Tesla, dans sa lettre de 1852, adressée à la Mairie de Senj.

Convaincu que la raison humaine ne peut donner de réponse à tout, Milutin Tesla ne mettait pas en doute le fait qu'à Pâques il faut teindre les œufs, que pour la sainte Slava – la fête du patron de la famille – il faut bénir le gâteau et que les jeunes mariés, coiffés de couronnes, doivent alors faire trois fois le tour de la table. Il croyait qu'on n'accédait pas à la vérité par un acharnement à résoudre un dilemme, mais par le courage de le trancher et de dire qu'une chose est telle qu'elle doit être, ou ne l'est pas.

– Père, écoute-moi ! implorait vainement Nikola.

Milutin éprouvait une aversion pour l'expression exalté du visage de son fils.

– Je te prie, essaie de comprendre : la seule idée de devenir prêtre m'horripile. Vous voulez me pousser de force, là où je ne peux aller. Je ne le peux pas, parce que moi, je suis – moi !

Son père le regarda comme s'il avait entendu pour la première fois ce mot :

– Que veut dire ce "moi" ? *Nous* avons besoins de prêtres. *Nous* arrivons à peine à joindre les deux bouts dans ce pays de misère. *Nous* avons besoin ici, en Lika, d'hommes qui seront capables d'éveiller l'esprit et le cœur du peuple.

Milutin poussa d'un geste ses lunettes de son front vers son nez.

– La science qui t'enflamme est pure vanité, reprit-il dans l'intention de convaincre son fils qui ne l'écoutait pas, que de la vanité et du vent. Une course après le vent. Il est honteux de fuir l'encens et le bien du peuple par pur égoïsme.

Nikola sentait le sang se glacer dans ses veines. Il recueillit ses dernières forces pour exprimer sa révolte :

– Moi, mon père, je te parle et toi, tu refuses de m'écouter.

– Et je ne suis pas obligé, répondit triomphalement Milutin, il n'y a aucune loi qui dit que l'on doive nécessairement écouter ceux qui parlent.

A TITRE D'INFORMATION

Lorsque Nikola Tesla refusa de devenir prêtre, son père avait employé tous ses moyens pour le contraindre. Sous sa pression, affaibli et comme amputé de tout ce qui le tenait à la vie, le jeune homme tomba au lit, contaminé par le choléra. Dans cette maladie, la mort peut venir dès le premier jour. Nikola était épuisé par les diarrhées et les vomissements. Ses yeux enfoncés dans leurs cavités n'étaient plus que deux trous noirs. Déjà, ses ongles bleuissaient. Des convulsions déstabilisaient la température du corps et déchiraient ses entrailles. Sa force s'en allait. Alternativement, il se refroidissait et brûlait de fièvre. Sa voix était devenue rauque, son pouls presque inaudible.

LA ROULETTE DE LA FIÈVRE

Dans sa lutte avec la fièvre, Nikola voyait la chambre tourbillonner autour de lui. On l'avait installé dans une pièce étroite comme un couloir où, sur les murs, étaient suspendus les portraits des ancêtres. A gauche, les satanés popes. A droite, les

maudits officiers. Les deux rangées de visages fixaient le malade de leurs yeux inexpressifs.

A ses pieds était assis le père.

A son chevet, le diable.

– Je le tuerai, tu comprends, chuchotait le Malin.

– C'est impossible, répondait Milutin d'une voix grave. Presque tous les mâles de notre famille étaient des prêtres.

Les yeux luisants du diable s'enfonçaient comme des vrilles dans le crâne de Milutin.

– Tu ne m'écoutes pas, s'annonça à nouveau l'apparition à l'autre bout du lit. – Celui-ci ne verra pas le matin.

– Toutes mes espérances... un sanglot déchira la poitrine de Milutin et il ne put continuer sa phrase.

– Rends-toi à la raison, car je te le répète, il ne vivra pas.

– C'est mon fils unique, gémissait le pope en se balançant sur son siège d'avant en arrière comme une femme. Mon Dané est mort. Le reste, ce ne sont que des filles. Il est le seul à pouvoir poursuivre la tradition de notre lignée.

– Je le tuerai, déclara de nouveau le Malin.

De grosses gouttes de sueur parsemaient le front de Nikola.

– Laisse-le moi, implorait le pope en pleurant.

– Je le tuerai.

Nikola releva un peu la tête sur l'oreiller humide. Ses narines étaient devenues transparentes.

"Laisse le pour l'amour de Dieu", allait dire le pope, mais il s'arrêta net. Un profond soupir sortit de ses entrailles comme un grondement de tout son être :

– Nikola, mon fils, articula le pope d'une voix si forte que l'apparition diabolique pâlit aussitôt. Mon fils, guéris ! Guéris seulement et tu pourras faire polytechnique. Va à Graz. Etudie ce qui te plait. Guéris seulement !

– C’est vrai, mon père ? se fit entendre une faible voix à travers les lèvres gercées qui se décollèrent pour la première fois.

– Ne me lâche pas toi aussi, poursuivit le père, fixant le front intelligent de son fils, va où tu veux, fais les études que tu veux.

Alors Nikola ouvrit les yeux.

Et la roulette de la fièvre s’arrêta.

Puis, doucement...

Les choses rentrèrent dans l’ordre.

17

DANS LA VILLE DES MARGRAVES STYRIENS

Lorsque Nikola entra d'un pas pressé dans le bâtiment de l'Université, toutes les voix extérieures se turent. L'aula bourdonnait comme une ruche. Les étudiants bavardaient gaiement en glissant sur le sol de marbre. Ils parlaient la plupart du temps en allemand, mais on souvent aussi le serbe, le hongrois, le polonais...

Je suis dans un autre monde. Je suis dans un palais, se disait joyeusement le jeune homme de la Lika.

Tout simplement, Nikola se mit à respirer dans la ville des margraves styriens. Pour la première fois de sa vie il avait pu choisir les matières qu'il préférait. Il aimait même la froide chambre d'étudiant de la rue d'Atem. Oui, il y avait quelques petits problèmes, mais il apprit à vivre avec. Nikola avait acheté de belles pommes et il se réjouissait à l'idée de les manger en revenant de ses cours. Il entra dans la chambre qu'il partageait avec un autre étudiant et ...

– Pourquoi manges-tu mes pommes ?

– Parce que je les ai trouvées ici, répondit son colocataire, Kosta Kulišić, la bouche pleine.

Nikola, souffrant d'une angine, se rinçait la bouche avec de l'eau chaude salée faisant gargouiller sa gorge.

– Tu as l'air d'un oiseau qui avale un serpent, se moqua Kulišić.

Le matin, allant se laver, il ne trouva pas sa serviette.

– Pourquoi m'as-tu pris ma serviette ?

– Parce qu'elle était propre, répondit Kulišić, imperturbable.

Il était plus facile de rire que de se quereller. Kulišić était un garçon aux yeux d'ours et au nez busqué. Il souffrait beaucoup à cause des guerres qui sévissaient autour de son Trebinje natal. Lorsqu'il prenait des airs héroïques, Nikola devinait qu'il était au bord des larmes. Le dimanche, Graz était calme, comme si elle n'était peuplée que d'étudiants pauvres. Alors les colocataires pouvaient se permettre de traîner un peu au lit. Sur la fenêtre jaspée de givre, ils pouvaient percevoir la trace de leur souffle. Balancés par le bruit du vent, les deux camarades avaient alors le loisir de bavarder et Nikola expliquait à Kosta le fonctionnement de sa machine à voler.

– Qu'est-ce que tu penses, où se trouve l'enfer ? demanda-t-il brusquement.

– Je n'en sais rien, répondit Kosta, mais il faut croire qu'il est plus près que ce que nous pensons.

De leurs conversations, Kosta ne comprenait pas grand chose. Il n'avait jamais compris non plus pourquoi, même les jours les plus froids, son colocataire se réveillait avant l'aube.

– Comment peux-tu sortir du lit dans cette morne obscurité avant le Bon Dieu et avant la Création du monde ?

– Eh bien, je trouve que ce serait dommage de manquer un seul cours quand on a des profs comme les nôtres, s'excusait Nikola.

Selon son opinion, l'esprit le plus brillant de l'Université était le professeur Alle, spécialiste des intégrales et des équations différentielles. Alle considérait la bêtise humaine comme une insolence. Régulièrement, à la fin de sa conférence, il cherchait Nikola des yeux.

– On y va ? lui disait-il.

Et alors, pendant une heure environ, il lui donnait des problèmes singulièrement difficiles à résoudre.

– Bravo ! s'exclamait Alle, enthousiaste.

Après quoi ils quittaient ensemble le bâtiment de l'Université. Une fois, saisi par une inspiration subite, le disciple surprit le maître :

– Voyez-vous ces carrosses dans les rues de Graz ?

– Je les vois, et alors ? les yeux du professeur, agrandis par les lunettes, regardaient avec curiosité.

– Un grand nombre d’entre eux sont montés sur des ressorts extensibles, puis tapissés selon la mode du 19^{ème} siècle.

– Eh bien ?

– Autrement, ce sont les mêmes véhicules que les chars décrits par Homère ou ceux dont on parle dans l’Ancien Testament.

– Et alors ?

Nikola ouvrit son sac et montra à son professeur les dessins de sa machine à voler qui serait mue par l’énergie électrique.

– N’est-on pas arrivé à une époque où les hommes devraient pouvoir voler ?

Cette première année de ses études, Nikola se souciait peu du monde tel qu’il était en dehors de la bibliothèque et de l’amphithéâtre des cours de polytechnique. Il n’était pas impressionné par le climat bien plus doux que dans sa Lika natale ni par les sources thermales de Tobelbad. Ni même par la beauté de la tour de l’horloge datant du 16^{ème} siècle. Il n’était pas attiré par la Mura, par les ponts, par les brasseries... Dans cette ville renommée pour ses chapeliers et ses opticiens, on eût dit que seuls l’électronique et les livres existaient pour lui. La vérité c’était qu’il dissimulait son étonnement devant ce monde qu’il ne cherchait pas à connaître. Les dames portaient quelque chose qui ressemblait à des bavoires en dentelle. Les messieurs, des manteaux fermés par un seul bouton sous le menton, ce qui faisait qu’ils s’élargissaient vers le bas, droits comme des tentes. Dans les salons, on dansait les *Valses de Graz* de Schubert. Sous des lustres somptueux virevoltaient les habits noirs des hommes et les dentelles chatoyantes des dames. Les officiers s’inclinaient avec distinction et accompagnaient leurs gestes de galants sourires. L’on discutait de l’insurrection en Herzégovine, de la récente crise économique, de la cuisine tchèque, de la supériorité

de la peinture académique sur les expérimentations des modernes en France.

Et Nikola ?

Nikola était libre. Il lui semblait que jusqu'alors il avait été un personnage fictif et qu'il devenait enfin réel. Tous les jours, il faisait des promenades sur la colline dont la forteresse imprenable avait jadis défiée les Turcs et Napoléon. Il disait qu'il aimait l'air électrisé du Schlossberg. Le couturier Murko lui avait confectionné à crédit, intérêts compris, un costume et une demi-douzaine de chemises. Jusqu'alors, on appelait ce jeune homme tout simplement Nikola. A présent, on l'appelait Tesla. Monsieur Tesla.

Monsieur Tesla passait toutes ses soirées à la bibliothèque. Les yeux d'alligator de Hegel le regardaient depuis le mur. Sous la voûte voltigeaient des angelots baroques qui l'enveloppaient d'une ambiance 17^{ème} siècle. Mais la voix du père continuait à ronchonner dans sa tête comme pour mettre en doute sa vocation.

– Je vois que maintenant le Progrès a pris chez toi la place de Dieu. A supposer que le Progrès apporte quelque chose, il ne choisit pas, mais ne fait qu'accroître ce qui est donné. Il fait croître aussi le mal : il ne change rien à *l'homo homini lupus*.

Nikola ne pouvait chasser ces pensées sans remords. Pour s'armer contre son père, il se mit à la lecture systématique de Voltaire qui affirmait que "le mieux est l'ennemi du bien". C'est pourquoi, monsieur Tesla se mit à travailler dix-huit heures par jour.

Il passa brillamment sa première année, il passa neuf examens, deux fois plus que ce qui était requis. "Votre fils est un très grand esprit", écrivait le Doyen de l'Université à son père, à Gospić. Mais Milutin, semblait manifester peu de fierté pour les succès de son fils, il se souciait plutôt de sa santé, ce en quoi Nikola ne voyait que la banalité de son indéracinable bon sens. Il ne pouvait certes pas comprendre que la connaissance était bien plus passionnante que la vie pratique.

Deux sortes d'amour luttaienent en lui : l'amour qu'il éprouvait pour ses proches et l'amour de quelque chose d'autre que son père appelait Dieu et qui pour lui était le feu de la découverte. L'amour humain était peu de choses comparé à l'amour de la science : une ombre. Quelque chose d'éphémère, de vacillant et d'incertain. La salle de la bibliothèque, au contraire, était le lieu de la certitude, d'une certitude que son père, pope, n'avait sans doute jamais connue.

La plupart des autres étudiants apprenaient "la science" comme on apprend un métier qui peut vous assurer une vie confortable, ils accumulaient des données qu'ils allaient ensuite toujours à nouveau réciter comme une ritournelle. Pour lui, elle était un émerveillement permanent qui le transportait et c'est le souffle coupé qu'il avançait dans ses lectures. En dehors de la physique, il avalait des tomes entiers de littérature classique et philosophique.

A mesure qu'il lisait, le monde s'élargissait. Il ne sortait de la bibliothèque qu'à l'heure de la fermeture et voyait alors au-dessus de sa tête le ciel étoilé kantien. Il se sentait grandir sous l'explosion des étoiles ; il se disait que demain ses oreilles pointues seraient à la hauteur des tours de la ville. Et ensuite ? Ensuite, il sentira les constellations tourbillonner dans ses cheveux.

Et ensuite ?

18

SUR LES NEZ

De la conférence tenue par Nikola dans l'association des étudiants "Srbadija", le 3 décembre 1875.

Chers collègues, que saurions-nous sur le monde sans nos nez ?

Je déclare que nous n'en saurions rien.

Les nez nous mettent en rapport avec le monde invisible. Ils nous informent sur les choses saines ou malsaines. Ils nous disent si les draps sont propres et si la soupe est brûlante. Ils nous offrent le parfum du matin et nous annoncent les tempêtes. Ils nous rattachent à la nature.

En effet, on compare souvent le nez avec les plantes : nous disons : un nez fleuri, une tomate, une betterave, une patate, un piment...

Le nez des humains jette un pont vers le monde animal. On dit : la trompe, le renifloir... on parle d'un nez aquilin, d'un nez de canard, d'un nez d'éléphant.

Bien des jeunes gens souffrirent d'être appelés : toucan, tarbouif, licorne...

Le nez nous met en contact avec les saisons. Il nous apporte l'odeur du gel en février et le parfum des tilleuls au printemps. L'arôme des poivrons grillés est le symbole héraldique du mois d'août.

Le nez est une sorte d'instrument : tout juste si les gens ne se demandent pas s'ils ne pourraient pas ouvrir une conserve avec. Souvent, ils le comparent avec la hache, la bêche, le tranchet...

Ou encore, avec un instrument de musique : la trompette, le basson, le trombone. Il est le malheureux amplificateur du ronflement, et pour cette raison, exécré dans les chambres d'étudiants.

Le nez détermine le timbre de la voix, il fait la délectation des chanteurs et la malédiction des nasillards.

On peut dire que les hommes sentent jusqu'à l'odeur des rapports sociaux. Nous parlons de "l'odeur de l'argent" et de "l'odeur de la misère".

Il évoque le visage de la terre mère, depuis les fières couronnes des montagnes jusqu'aux gouffres spéléologiques.

Le nez est le labyrinthe où la lumière et l'air rencontrent l'obscurité du pharynx. Il rend possible la vie. N'oubliez pas qu'il nous donne le souffle avant de nous offrir l'odeur.

Bien de grands esprits en ont parlé : Pascal disait que le visage du monde aurait été différent si le nez de Cléopâtre avait été plus court. On connaît tous la plaisanterie de Heine : "On a beau pleurer toutes ses larmes, on finit par se moucher." Voltaire a dit que tous les hommes sont dotés à la naissance de dix doigts et d'un nez, mais personne de la connaissance de Dieu.

La tendance à se décrotter le nez, montre la puérilité de l'homme et dément sa prétention à la distinction.

Tycho Brahe avait un nez en or.

Tout comme sur l'oreille, on peut y accrocher un anneau.

Chers collègues, vous avez tous vu un promeneur avec un chien en laisse, en train d'attendre patiemment son toutou qui refuse de bouger de place tant qu'il n'a pas fini d'écouter le récit que lui raconte quelque odeur sur le bord du trottoir.

Le nez raconte des histoires.

Cet éveilleur suprême de la mémoire, se souvient encore des odeurs du grenier et de la cave de notre maison d'enfance.

Le nez est un trône pour les lunettes.

Les producteurs de parfums de Paris et de Cologne sont des amis de l'âme humaine.

Le nez nous réjouit par les odeurs du basilic, du café et de la peau de citron.

Les anciens Grecs et d'autres peuples de l'antiquité devaient croire que leurs dieux, tout comme les hommes, aimaient l'odeur des fumées de la viande grillée. Par leur nez – sans doute magnifiques – ils aspiraient les exhalaisons des victimes qui leur étaient offertes en holocauste.

Les mendiants essayent de se rassasier devant les restaurants où mangent les riches, rien qu'à l'odeur des soupes, des goulaschs et des rôtis.

Les esquimaux s'embrassent avec leur nez.

Il a le défaut d'être fragile et les jeunes garçons ont tendance à s'attaquer sur cette chose délicate.

"Frappe-le sur le nez ! crient-ils non sans cruauté, ses yeux se rempliront de sang et il sera fichu !"

Selon la légende, Napoléon aurait cassé le nez du Sphinx parce qu'il était trop parfait.

Bien des gens sont insatisfaits de leurs nez. Il y a en a qui rêvent d'un échange de nez. Ou même d'une bourse de nez qui serait contrôlée par la compagnie des Indes Orientales avec ses deux centres à Londres et à Amsterdam !

"Jamais vilain nez n'a dépareillé beau visage", disait mon grand-père.

On peut dire des nez comme des chevaux : "Un bon nez, mille défauts. Un seul défaut suffit pour discréditer le mauvais."

Mes chers collègues, mes collègues inspirés, fiez-vous à votre nez !

A la fin de cette allocution, Nikola Tesla releva le menton et montra au public son profil.

Son camarade Kulišić, au nez busqué, assis au premier rang, se tourna un peu de côté, tel un perroquet, pour mieux voir.

19

LES BAISERS ET VOLTAIRE

A l'ombre d'une voûte baroque, une jeune fille et un jeune homme se serraient l'un contre l'autre dans une étreinte amoureuse. Les doigts entremêlés n'arrivaient pas à se détacher, leurs joues et leurs poitrines se touchaient passionnément et cela les remplissait d'émotion. Même si le jeune homme avait dû partir quelques heures plus tard à la guerre, même si la fin du monde avait été annoncée pour le lendemain, ils ne s'embrasseraient pas autrement. Alors la jeune fille posa ses doigts sur la bouche insatiable de son bien aimé.

– Il faut que je parte.

– Attends, marmonna le jeune homme d'une voix languissante, encore un tout petit peu...

Elle essaya de s'arracher à son étreinte.

– Juste encore un, le dernier !

Lorsque les lèvres magnétisées se détachèrent, elle fit un geste d'impatience :

– Il le faut vraiment... Je ne peux plus rester...

A cet instant une fenêtre s'ouvrit bruyamment au premier étage et une voix désagréable se fit entendre :

– Ulrika ! Espèce de traînée, rentre immédiatement à la maison !

Le visage de la jeune fille se figea.

– Ma logeuse m'appelle, chuchota-t-elle le souffle coupé.

– Tu n'as pas honte ! hurlait la voix à la fenêtre.

Le regard terrorisé, elle lui envoya un baiser de la main et disparut sous le porche.

Le jeune homme arrangea son costume. Il leva la tête et il lui parut que les toits et les cheminés se tenaient de guingois. Seule la lune était bien à sa place. Il s'aperçut qu'il marchait d'un pas incertain. Il sourit et se dit avec complaisance :

– Je ne sais plus où je suis.

En chantonnant, il regarda gaiement autour de lui et aperçut un passant attardé, une sorte d'escogriffe au nez droit et saillant. Sourde au roucoulement des couples sous les porches, la figure longiligne marchait d'un pas résolu. Il n'y avait pas de doute que ce passant savait où il se trouvait, en quelle année, et qui il était. Si on le lui avait demandé il aurait répondu qu'il était à Graz, en l'année 1876, et que... A ce moment, le jeune homme encore étourdi par son aventure, le reconnut et s'écria :

– Eh, Tesla!

La figure pressée se retourna et son visage s'illumina dans un grand sourire :

– Sigeti !

– D'où venez-vous ? demanda l'amoureux, étonné de cette rencontre à une heure si tardive.

Il s'aperçut que Tesla avait un profil un peu dur mais finement découpé. Il se dit que son nez était comme une boussole qu'il suivait de son pas pressé. Son grand front était un peu bombé. La voix par laquelle il répondit à sa question était tout à la fois autoritaire et douce.

– J'ai travaillé longtemps et je suis encore dans les brumes. Je suis sorti pour promener ma carcasse comme on promène son chien. Il tenait sous le bras le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qu'il s'était juré de lire intégralement.

– Quant à moi, je viens d'accompagner ma petite amie chez elle, dit Sigeti, s'efforçant de réprimer la jubilation dans sa voix, et, si je puis me permettre d'être indiscret, qu'en est-il de vous à ce sujet ?

– Quel sujet ? demanda Tesla.

– Comment, quel sujet ? Je voulais dire... est-ce que vous avez une liaison ?

Il s'avéra que la langue en laquelle Sigeti avait posé cette question était étrangère à Tesla. Celui-ci fronça les sourcils et son visage prit une expression presque douloureuse. Il ne répondit pas. Le silence se prolongea et Sigeti, embarrassé, leva nonchalamment les bras :

– Oh, pardonnez-moi, je ne voulais rien dire de particulier...

– Non, pas de problème, répondit son camarade aimablement.

Nikola n'avait en effet absolument rien à dire à ce sujet. Encore à l'époque où il étudiait à Karlovac, Mojo Medić se moquait de lui en lui reprochant "d'avoir peur des filles comme du feu". A Graz, il semblait se méfier plus encore de ces créatures de nature divine. Sigeti fut stupéfait par la réaction de son condisciple à la seule évocation de la question la plus intéressante du monde. Il décida de tourner à gauche au premier carrefour et de laisser cet original avec son Voltaire. C'est ce qu'il fit : il lui sourit de toutes ses dents et lui dit que leurs chemins se séparaient à cet endroit-là. Pour adoucir la brusquerie de la séparation, il bredouilla :

– Peut-être pourrions-nous une fois prendre le petit déjeuner ensemble, chez "Alexandre" ?

– Parfait ! opina Tesla et proposa sans attendre : demain, à neuf heures ?

Sigeti avait été sûr que son camarade toujours occupé n'allait pas répondre à son invitation. Surpris, il s'exclama malgré lui :

– Non, voyons !...

– Quoi ?

Sigeti sortit sa montre. Les aiguilles étaient sur le I.

– C'est déjà lundi. Franchement, combien dormez-vous d'habitude ?

Les yeux de Tesla avaient la couleur de la châtaigne qui aurait glissé hors de sa bogue. Ces yeux étranges étincelèrent un instant et il répondit :

– Je dors quatre heures sur vingt-quatre.

Le grand dormeur qu'était Sigeti jura dans sa barbe.

– Bon, d'accord, dit-il en soupirant, nous nous trouverons demain à neuf heures sur place.

Chacun partit de son côté. Sigeti comptait passer encore quelques moments dans la rêverie bienheureuse où l'avaient plongé les baisers d'Ulrika, avant de s'abandonner au sommeil. Tesla se préparait à travailler encore quelques heures. Enfin, lui aussi éteignit sa lampe. Les hommes ronflaient encore sous les toits lorsque l'indigo du ciel commençait à pâlir. L'aurore aux doigts de rose, descendait sur les maisons et les premiers rayons du soleil se frayaient un passage vers la terre. L'empire austro-hongrois se réveillait, et en lui, la ville de Graz. A Graz se réveillèrent deux étudiants : Atal Sigeti et Nikola Tesla ; ils s'habillèrent en hâte et, selon ce qui était convenu la veille, partirent se retrouver chez "Alexandre".

Le patron du café accueillit aimablement ses premiers clients du matin. La grande Elsa et la petite Elsa identiquement vêtues, avec leurs cols et leurs tabliers blancs empesés, leur adressèrent un large sourire. La grande Elsa était, malgré sa quarantaine, bien plus séduisante que sa fille. Ses yeux s'attardèrent sur ceux de Sigeti un instant de plus que nécessaire. Les deux camarades choisirent une table ensoleillée près de la fenêtre. La petite Elsa, avec son nez retroussé comme une chauve-souris, s'affaira et en un rien de temps apparurent sur la nappe à carreaux des tasses de café posées sur un nid de dentelle, accompagnées de minuscules boules de beurre servies sur un plat en argent et d'une corbeille pleine de petits pains recouverts d'une serviette pour les tenir au chaud. Le soleil qui brûlait la joue de Sigeti, tombait sur un pot en cristal qui contenait de la confiture d'abricots. Dans cette atmosphère agréable, la conversation prit aussitôt un ton détendu et en une demi-heure les deux camarades passèrent au tutoiement et s'adressèrent l'un à l'autre par leurs prénoms. Antal et Nikola. Antal, un peu brouillon, regardait avec étonnement l'impeccable Nikola. Ses cheveux étaient lissés et peignés en arrière, ses doigts osseux ma-

niaient avec précision les couverts, la tasse de café, les petits pains, le beurre...

– Qu'est-ce qu'il est bien ! constatait-il avec admiration.

Il se rendit compte au cours de la conversation que Nikola n'était ni dur ni effronté comme il l'avait cru jusqu'alors. Il se donna même la liberté de suggérer à son nouvel ami de partager ses cheveux par une raie au milieu de la tête, plutôt que de les peigner vers l'arrière. Nikola ne protesta pas, il dit qu'il allait y réfléchir.

Tesla avait éprouvé de la sympathie pour ce garçon aux moustaches blondes dès le moment où celui-ci l'avait abordé la première fois dans l'amphithéâtre avec un charmant sourire, lui serrant la main et se présentant : Antal Sigeti. Ce qu'il aimait particulièrement chez lui, c'était que, tout comme leur professeur Peschl, il était capable, en gardant son sérieux, de sortir les choses les plus drôles. Il leur arrivait souvent pendant les cours de se faire un petit signe lorsqu'ils voulaient mettre l'accent sur quelque chose ou même que l'un achevât la phrase que l'autre avait commencée. Il se montra que Sigeti aussi était un lecteur de Voltaire. Les jeunes gens échangèrent bien des choses qui les avaient enthousiasmés chez ce grand penseur français, mais leurs interprétations des citations ne coïncidaient pas toujours.

– Le médecin connaît toute la fragilité de l'être humain. L'avocat toute sa corruption, et le théologien toute sa bêtise, dit Tesla.

– Je suis d'accord que "si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer". Mais toute la nature exulte et nous crie qu'il existe, dit Sigeti en se référant toujours à Voltaire.

Ne cessant pas de sourire, Tesla répondit à son camarade qu'il n'avait jamais vu de telles déclarations chez Voltaire. Il rompit un petit pain encore chaud, et chercha à adoucir sa remarque :

– Ou alors, je ne m'en souviens pas, car j'ai cherché chez Voltaire des arguments contre mon père qui, voulant sauver mon âme, était en train de me tuer. Si je n'avais pas été à

l'article de la mort, il m'aurait forcé à faire des études de théologie.

Alors, Antal prit un air sérieux et dit que lui, au contraire, avait longtemps cru en sa "vocation" et avait voulu devenir prêtre.

– Pourquoi ? demanda Nikola, étonné.

– Je rêvais de pureté, non seulement je lisais des livres de théologie, mais j'éprouvais une union mystique avec tout ce qui existe. J'avais voulu apporter au monde un message d'amour. Comme Saint François d'Assise dans le célèbre poème : *Je salue mon frère le Soleil et mes sœurs, la Lune et les étoiles. Et cette autre sœur la Mort.*

20

LA LUMIÈRE

Dans ses moments d'inspiration, Nikola avait le sentiment d'être frappé par un éclair. Le lacs de ses nerfs s'illuminait. Un voile éblouissant lui tombait sur les yeux. L'éclat se répandait depuis son front jusqu'au bas de son corps. Dans cette lumière, ou après elle, il voyait des choses qu'il avait jusqu'alors essayé vainement de résoudre par la seule raison.

– C'est la même énergie ! s'exclama Sigeti.

– La même énergie que quoi ?

– La même énergie que celle qui unit l'homme et la femme et s'accomplit dans la fécondité. L'énergie de l'univers, si tu veux – la plus extraordinaire énergie à laquelle l'homme peut avoir accès.

– Ô ! fit Nikola en levant les sourcils.

– Je vais te raconter une histoire. Quand j'avais treize ans, j'ai découvert ce que j'ai entre les jambes et...

– Ôôô ! continua à s'étonner Nikola en levant encore plus les sourcils.

– Et j'ai commencé à explorer cette partie de mon corps par un léger frottement, continuait Sigeti sans se troubler. Tu te souviens ce qu'on nous disait à l'école : que la masturbation est une sorte d'automutilation, qu'elle use la substance nerveuse, et des choses de ce genre... Tout compte fait, j'avais peur, et je n'osais pas aller plus loin. Un jour, j'ai décidé de franchir la limite.

– Ôôô !... Les sourcils de Nikola se seraient hisser jusqu'à la racine de ses cheveux si son front n'avait pas été si haut.

– Ne sois pas gêné, poursuivit Sigeti, on peut tout dire, l'important c'est comment on le fait. Donc, un jour, je suis resté

seul à la maison, je me suis dévêtu et me suis mis devant la glace. Puis, je me suis allongé sur le lit de ma sœur et j'ai serré l'arbre de la vie fortement dans mes mains.

Tesla regardait son ami avec une expression d'incrédulité polie.

– J'ai commencé à faire les gestes que l'on sait et, tout à coup, quelque chose comme une lumière intérieure m'inonda en montant depuis les orteils vers le haut. Elle a envahi mes cuisses et a commencé à se répandre vers mes hanches. J'ai eu terriblement peur, et j'ai lâché l'arbre de la vie. Cette première fois, je ne suis pas allé jusqu'au bout et la lumière s'est retirée là d'où elle était venue... C'est la même chose, tu comprends, la même !

– Non, rétorqua Nikola, la découverte est la plus grande émotion qui est donnée à l'homme et surpasse tout le reste. C'est le baiser de Dieu. Par rapport à elle, tous les autres sentiments ne sont rien.

Rien !

21

IMPOSSIBLE

Lorsqu'il rencontra pour la première fois le professeur de physique théorique et expérimentale, Jakov Peschl, Nikola se demanda si c'était un homme ou un ours. Si c'était un ours, comment s'était-il moulé dans cet élégant costume gris ? Il n'y avait pas de doute que ses pieds devaient jeter dans le désespoir son bottier. Quant à ses mains, elles étaient comme des pelles. Le jeune étudiant était frappé de voir le professeur effectuer avec des mains aussi épaisses toute sortes d'expérimentations fort délicates.

Il y avait encore une autre chose que Tesla ne comprenait pas : pourquoi cet homme aux capacités exceptionnelles avait besoin de se vanter de sa maison à deux étages au centre de Graz que sa femme lui avait apportée en dot. Pourquoi parlait-il des bureaux en acajou qu'il avait achetés à ses filles, en affirmant que "sans vrai bureau tout travail intellectuel était impossible". Comment pouvait-il sortir de telles platitudes ? Il avait l'impression que le grand professeur était fier de posséder des choses qu'en réalité il n'estimait pas, qu'il avait acquis autrement que par ses véritables mérites. Il lui semblait que Peschl se fiait plus à sa ruse d'homme médiocre qu'à son esprit supérieur. Et il comprit enfin que ce grand esprit avait perdu, sans s'en rendre compte, l'invisible force qui aurait dû le guider dans la vie, cette force que Nikola était seulement en train de découvrir dans la sienne.

L'année révolutionnaire de 1848, avait trouvé Jakov Peschl au milieu des manifestations dans la capitale. En mars de cette année, il était un héros de Schiller ou de Byron. Avec le vent dans les cheveux et le chant sur les lèvres, il criait : "La liberté ! », « la Constitution ! » En tant que membre de la "légion

académique", il se révoltait contre les espions de Metternich et traitait publiquement le voïvode Ludvig « d'âne ». Dans son enthousiasme, il avait le sentiment qu'aucune tour de la ville n'était à sa mesure et que l'Histoire suivait les mouvements de sa baguette de chef d'orchestre. Lorsqu'un cousin plus mûr avait cherché à le ramener à la raison en lui disant que la réalisation de ses idéaux sur les droits au suffrage universel, sur le mariage civil et sur la suppression de la censure étaient impossibles, le jeune homme sûr de lui avait répondu sans hésitation :

– C'est à nous de décider ce qui est possible ou non !

Peschl ne s'était jamais pardonné d'avoir été saisi de peur ce 17 octobre, lorsque Alfred Kandid von Windischgrätz avait reçu l'ordre d'étouffer la révolte dans la ville. Devant les soldats du ban Jelačić, au milieu desquels marchait modestement aussi l'oncle de Nikola, Peschl s'était enfui de Vienne pour retrouver son Graz natal. Ce n'était plus l'homme révolté qui tonnait contre les princes de ce monde. A présent, Peschl savait très bien non seulement ce qui est possible, mais aussi ce qui est souhaitable. Les conquêtes de la révolution qu'il avait vu s'éteindre n'allaient refaire surface que plusieurs décennies plus tard, alors que sa vie s'était moulée dans les ornières des normes sociales.

En effet, Peschl ne s'était jamais pardonné d'avoir abandonné ses convictions de jeunesse et n'avait pas entièrement perdu les traits du révolté de 1848. Certains jours, au lieu de prendre le fiacre, il arrivait à l'Université à cheval. De sa bouche sortait parfois, tout comme un oiseau d'un chapeau, quelque chose de si inattendu, que les étudiants pouffaient de rire. Bien sûr, certains l'aimaient, d'autres pas.

– Je suis persuadé que ceux qui ne t'aiment pas te comprennent le mieux, lui disait sa femme.

Les intimes de Peschl disaient que c'était par leur sens de l'humour que le professeur et sa riche épouse arrivaient à atténuer le caractère insupportable de son personnage.

Son collègue Rogner le confirmait avec une certaine compassion. Il savait que cet original était un excellent professeur,

capable de grandes inspirations. Un jour, entrant dans l'amphithéâtre, il promena un regard grave sur la salle et déclara :

– L'année prochaine, nous ferons des expériences avec la dynamo de Gramme. Je vous le promets. Nous l'avons commandée à Paris.

Et en effet, l'année suivante, les énormes pattes du professeur ouvraient triomphalement un paquet qui contenait la dynamo de Gramme.

– Les Jacobins comptaient les années à partir de la Révolution française, dit-il, je propose que nous commençons à compter le temps à partir de ce moment – maintenant !

Et il mit en marche la dynamo.

La machine se mit à grésiller très fort, ce qui provoqua le rire des étudiants.

– On peut adoucir ce grésillement, mais on ne peut pas le supprimer, constata-t-il, obligé de crier pour se faire entendre. La dynamo va produire des étincelles parce que le courant passe dans un seul sens et parce que l'aimant a deux pôles...

– Et pourquoi doit-il nécessairement passer dans un seul sens ? souffla Nikola à l'oreille de Sigeti, mais assez fort pour se faire entendre.

Peschl dévisagea avec reproche d'abord Tesla, puis Sigeti. Il poursuivit d'une voix plus forte :

– Tant que l'aimant a deux pôles dont chacun agit en sens contraire sur le courant électrique, nous serons obligés d'utiliser le commutateur qui inverse le courant au bon moment.

– Tant que l'aimant a deux pôles, et non pas, par exemple, cinq, souffla cette fois-ci Sigeti à l'oreille de Nikola.

Juzef Plinjecki de Cracovie leva le doigt et remarqua :

– Cela veut dire que, et la machine et nous qui la manions, sommes limités par le sens unique du courant que nous utilisons.

Le commentaire était juste mais superflu.

Peschl répondit par un morne hochement de tête. A cet instant, Nikola fut saisi par une sorte de vertige. Un mouvement singulier commençait à ébranler tout son être. C'était un peu comme s'il était sur le point d'éternuer. Son regard s'emplit de frayeur. Il devinait l'approche de quelque chose à quoi ne manquait que le déclencheur. Un homme plus mûr aurait comparé cette sensation à l'approche d'une attaque d'épilepsie ou d'un orgasme. L'espace d'un instant, il ne savait plus où il était. Un éclat de lumière lui inonda le front. C'était un de ces chocs émotionnel qui accompagnaient toujours les sauvages poussées d'intuition dont il était déjà familier. Lorsqu'il se ressaisit, il leva le doigt et demanda :

– Et pourquoi... pourquoi ne pourrions-nous pas rejeter le commutateur ?

Peschl ouvrit les bras avec résignation comme un homme affronté à la déraison humaine.

– Et de quelle façon ? dit-il en haussant les sourcils.

– Pourquoi ne rejeterions-nous pas le commutateur ? répéta Sigeti d'une voix grave d'évêque.

Peschl ignore Sigeti et son regard se fixa sur les yeux étincelants de Nikola Tesla. Les siens nageaient dans les verres épais de ses lunettes. Un instant, le professeur et le disciple se regardèrent comme David et Goliath.

– Pourquoi ? Je vous dirai tout de suite pourquoi !... s'écria le vindicatif Peschl. Ampère qui a fait construire par Hippolyte Pixii la première génératrice électromagnétique, a expliqué une fois pour toutes les dangers du courant continu et montré les avantages irremplaçables du courant alternatif...

Un instant auparavant, Nikola avait éprouvé avec certitude que le rejet du commutateur était possible. A mesure que le discours de l'éloquent Peschl avançait, il commença à hésiter. En même temps, il savait que son professeur n'avait pas raison, tout comme il savait que son père Milutin n'avait pas raison lorsqu'il voulait le forcer aux études ecclésiastiques. Milutin

n'avait pas raison parce qu'il n'était que prêtre. Le professeur, parce qu'il n'était que professeur.

– Cela n'est pas vrai, se disait-il. Ce ne sont que des effets de la manipulation des mots.

Tesla ne pouvait justifier par aucune autorité son droit à penser autrement. Il était jeune, il était effrayé lui-même par les idées qui l'assaillaient du plus profond de son être. Peschl sourit méchamment, avec un brin de commisération, avant de lui asséner un dernier coup :

– Il se peut que Monsieur Tesla réussisse de grandes choses dans la vie mais il ne réussira certainement pas cela. Ce serait à peu près comme si on voulait transformer une force constante d'attraction telle que la gravitation, en force de rotation.

Tesla avait sur le bout de la langue quelque chose qu'il se retint de dire :

"N'était-ce pas précisément la gravitation qui était la cause qui faisait tourner la lune autour de la terre et la terre autour du soleil ?"

Peschl fit alors un large geste de ses mains géantes et conclut triomphalement :

– Cela n'est pas difficile. Cela est impossible. Impossible !

– C'est nous qui décidons de ce qui est possible ou non, murmura Nikola malgré lui.

Peschl ne répondit rien, mais son regard devint soudain un peu plus chaleureux. Cet homme qui n'hésitait pas à dire qu'il "détestait les étudiants" se troubla un instant. D'un regard plein de compassion, il embrassa Tesla, Sigeti, Plinjecki et à leur suite tout le vaste amphithéâtre.

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE

34

LA MAISON DU SOURD

Tesla débarqua à New York. La ville ne l'intéressait pas. A travers le labyrinthe des avenues et des rues, il se dirigea aussitôt vers le laboratoire d'Edison.

– Enfin, tu es arrivé ! se disait-il à lui-même en jubilant lorsqu'il frappa à la porte.

Dans ce laboratoire on travaillait jour et nuit sur des projets qui ne tarissaient jamais, qui ouvraient la voie vers les arcanes de l'invisible, vers une magie de contes de fée, vers l'élixir d'amour...

Ah !

C'était le lieu où l'on inventerait un jour la caméra pour l'enregistrement des pensées, des judas permettant de glisser des regards dans l'avenir, des stéthoscopes pour l'écoute de la musique intérieure...

Ah !

Ici, c'était allumée la première ampoule électrique.

Ici, pour la première fois, la voix humaine avait jailli de la machine.

Ici, la création divine n'était pas achevée, mais se prolongeait par le travail des inventeurs.

C'était le centre du monde, l'accalmie autour du tourbillon.

Au dehors battait, grondait, trompait New York. A New York, Edison était comme un poisson dans l'eau.

Le magicien courait tous les jours dans les rues de Manhattan, à la chasse aux riches clients, payait des journalistes, étouffant toujours sous le poids des dettes... Du chanvre traînait sur ses planchers jonchés de sciure. Dans ses ateliers, les machines bourdonnaient, produisant des pièces pour d'autres machines. Le couloir puait le crésyl. Il y avait là une permanente bousculade. Deux jeunes hommes ébouriffés dont le plus bruyant s'appelait Conelli, venaient de se quereller et demandaient que le chef décidât qui avait raison. Devant la porte du bureau, un businessman consultait sa montre en or.

– Il vous recevra maintenant, dit le jeune homme aux cheveux hirsutes, s'adressant à Tesla, et le poussa à l'intérieur. C'était le bagarreur de tout à l'heure, transformé subitement en secrétaire.

Tesla franchit cette porte funeste arborant son plus beau sourire et quatre cents dans sa poche. Qui était Milutin Tesla ? Derrière cette porte, Nikola était attendu par le plus célèbre savant du monde – son vrai père. En quelques instants Edison reconnaîtra en lui un grand homme et une âme proche.

Sur le plafond, le ventilateur tournait lentement. La pièce était surchargée. Au mur, dans un cadre en argent, souriait le daguerréotype d'un petit garçon sympathique coiffé d'une casquette.

L'hagiographie de ce garçon au regard insolent était comme celle d'un saint. Il avait commencé comme vendeur de journaux entre les trains de Port Hutton et de Detroit, et avait fini comme vendeur de lumière à la ville des lumières.

Sous le ventilateur qui tournait au ralenti, Tesla était comme un jeune chien. Ses yeux en forme d'amande brillaient d'un singulier éclat. Deux triangles amidonnés saillaient sous son menton. Une raie au milieu de la tête divisait ses cheveux en deux mèches épaisses. C'était un jeune homme fringant qui cherchait à plaire. En deux grands pas, il franchit la distance qui le séparait du bureau d'Edison, et lui tendit la lettre de recommandation de Charles Batchelor. Les yeux pareils à des meurtrières le dévisagèrent encore une fois. Enfin, un sourire cordial

effaça le regard méfiant. Le roi des inventeurs lâcha la lettre d'un geste théâtral. Son visage pris un air désinvolte :

– Vous pouvez commencer, si vous voulez, dès demain.

Et avec ça, tout était dit.

Tesla était en proie à une grande émotion, au bord de l'évanouissement : maintenant tout allait se décider. Tout !

Porté par l'espoir, il marchait à deux centimètres au-dessus du sol. Le ciel le chatouillait, c'était un autre nom pour son âme. Il attendait avec impatience le matin pour commencer. C'était si excitant, si douloureusement excitant, comme le jeu, comme l'alcool, comme... Il devait y avoir quelque chose de particulier sur son visage car tout le monde le regardait avec un sourire. Dès le lendemain, il ne quitta plus le laboratoire, ses horaires allaient de dix heures du matin jusqu'à l'aube du jour suivant.

La deuxième semaine de son travail chez Edison, deux dynamos avaient brûlé en même temps sur un transatlantique. Le bateau s'appelait *L'Oregon*.

– On ne peut pas..., disaient les ouvriers renfrognés en haussant les épaules.

– Qu'est-ce qu'on ne peut pas ! rageait Edison.

– Il n'y a rien à faire ! répétaient les ouvriers.

Edison congédia toute l'équipe.

L'Oregon était le premier transatlantique éclairé par son système.

Ils envoyèrent Tesla qui se jeta sur l'occasion.

Il travaillait en se fiant plus à son instinct qu'à son savoir. Ca, oui ! Ca, non ! A la levée du jour, il sortit couvert de suie comme si on l'avait fouetté avec des torches.

– Oh, notre Parisien, alors vous revenez d'une partie de plaisir ?

Une réponse inattendue lui cingla le visage :

– J'ai réparé la panne du bateau.

– Je vous félicite, répondit Edison d’une voix étranglée, comme à contrecœur.

Tesla sourit avec satisfaction.

– Tout ingénieur ne peut que se sentir honoré de travailler avec vous.

Le jeune savant avait tant de fois imaginé un dialogue sérieux avec Edison où il lui expliquerait le fonctionnement de son moteur. Cette fois-ci, l’émotion repoussa les murs des bâtiments alentour.

– Pour moi, cet honneur est d’autant plus grand que je me prépare depuis longtemps à vous montrer mon moteur qui fonctionne au courant alternatif. L’avantage de ce moteur est que les centrales actuelles peuvent couvrir au maximum une lieue de rayon...

Pendant qu’il déroulait l’écheveau de fil d’or de ses paroles où il mettait tout l’art de la séduction, son cœur battait à se rompre.

– Imaginez seulement combien de centrales à courant continu il faudrait construire rien qu’à New York !

Le bagarreur Conelli, qui jouait de nouveau le rôle de secrétaire, se pencha vers l’oreille de Tesla et lui souffla :

– Il est sourd.

Le jeune homme répéta ce qu’il venait de dire.

Des yeux plissés et un sourire dégoûté faisaient partie intégrante du charme d’Edison. Aux premières lueurs de l’aurore, son visage avait l’air d’un masque immobile. Ses paroles surprirent Tesla :

– Quatre-vingt pour cent de la force de l’inventeur consiste à pouvoir évaluer ce qui est possible et ce qui ne l’est pas, et ceci est... Il fit un geste encourageant en direction de Tesla. Comme celui-ci ne réagissait pas, il termina sa phrase :

– Impossible !

– Mais, j’ai déjà fabriqué le modèle..., balbutia le jeune homme déconcerté.

Edison reprit son sourire dégoûté et poursuivit :

– Vous savez, lorsque je construisais mes centrales à courant continu j'avais à lutter contre l'industrie du gaz. Mes journalistes écrivaient "le gaz est toxique pour les hommes", et des choses de ce genre. Imaginez – ajouta-t-il, cette fois-ci avec un sourire espiègle – comme ce serait embêtant pour moi de me trouver obligé maintenant de mobiliser la presse pour attaquer votre méthode qui fait concurrence à la mienne !...

Conelli et un personnage au chapeau cabossé, surnommé Petit Benny, éclatèrent de rire. Il poursuivit :

– ...et de payer des journalistes pour écrire "méfiez-vous du courant alternatif !" Vous savez, on finit par se fatiguer...

Edison frappa des mains et s'écria :

– ...Laissons-là ces projets, ces fantasmagories ! Heureusement, votre méthode est parfaitement inapplicable.

– Elle est applicable puisque...

– Inapplicable ! Mais écoutez, s'il est vrai que vous pouvez améliorer le fonctionnement des moteurs au courant continu, comme vous l'avez laissé entendre, vous pouvez gagner... cinquante mille dollars !

Tesla lui lança un regard courroucé.

Les sourcils d'Edison formaient une ligne droite. Il dégageait une odeur âcre car il se lavait une fois par mois, par principe, sans se poser de questions à ce sujet. On racontait qu'il jetait sa femme dans le désespoir. On disait qu'il persistait à vouloir la soigner lui-même au lieu d'appeler un médecin. On racontait toutes sortes de choses. Les lèvres baveuses maltrai-taient le cigare. Son nez ressemblait à un légume. Les cheveux gras étaient plaqués sur son crâne comme l'herbe après la canicule.

Tesla regardait et regardait et ne pouvait pas croire. Il dépendait tellement de cet homme qu'il n'osait pas le voir tel qu'il lui paraissait.

Il n'avait pas le droit de se fâcher. Il hésitait à s'avouer à lui-même la déception que lui avait causé ce suant sourdingue,

aux oreilles tombantes, aux cheveux morts. Si Edison ne le comprenait pas, qui, en ce monde, pouvait le comprendre?

Il travaillera. Il prouvera...

Tous les jours il installait des ampoules dans la centrale de la rue Perl et dans la fonderie *Gerik* à proximité. Il enjambait des ressorts, des boîtiers avec des tubes en verre et des caisses qui portaient des inscriptions aux connotations mystiques. C'étaient des colis de matériaux expérimentaux en provenance du Paranaíba, de la Malaisie et du Congo, que Tesla s'imaginait comme des fantasmagories coloniales, des paquets pleins de lémures et de perroquets.

En dehors du travail, New York n'existait pas pour lui.

Cependant...

Cette année il avait connu pour la première fois la touffeur de l'été new-yorkais et côtoyé de nombreux personnages. Dans le fameux laboratoire venaient souvent des financiers. Même le sultan de Wall Street, John Pierrepont Morgan, y faisait son apparition, coiffé d'un haut de forme semblable à la cheminée d'une locomotive. Les millionnaires en noir ressemblaient à des croque-morts et Pierrepont, à l'administrateur d'une compagnie de pompes funèbres. Tesla ne l'avait aperçu que de loin, mais il avait laissé sur lui une impression singulière :

– Comme si quelqu'un lui avait fourré la tête dans un sac, disait-il au Petit Benny.

Pendant qu'il travaillait sur les brevets pour les lampes du port et sur les plans du courant continu, Tesla fit la connaissance d'un homme au regard froid, au visage allongé, aux lèvres minces et nerveuses. Cet homme esquissa, avec effort, un sourire et se présenta :

– Robert Lein.

Lein lui tendit sa carte de visite d'un air complice :

– Au cas où vous auriez besoin d'un financier pour vos lampes.

– Non, je suis bien ici, répondit Tesla sans hésiter.

– Je sais que vous y êtes bien, articula Lein d’un air entendu.

Dans la fonderie *Gerka*, l’on expérimentait quotidiennement pendant une vingtaines d’heures de suite. Ici, avec une opiniâtreté de fourmi, on essayait, on essayait, et on essayait encore. Il arrivait à Edison d’enfermer ses assistants à clef dans le laboratoire durant la nuit. Puis, la nuit suivante, il décidait qu’il allait les laisser se distraire.

– Allez, mes insomniaques, criait-il. Il est temps. Maintenant on va faire la noce !

Tels des chiens libérés de leurs chaînes, les insomniaques d’Edison filaient à toute allure dans la nuit d’été. Pour commencer, ils se rendaient au restaurant hongrois situé dans la cinquième avenue n° 66. Le sol était jonché d’aiguilles de sapin. Une triste scie gémissait sous l’archet.

– Bière ! Viande ! Cornichons ! hurlaient-ils en remuant bruyamment les chaises et en déplaçant les tables pour les rapprocher.

– Pour moi, une goulache !

– Pour moi, aussi !

– Pardon, tout ça, c’est votre tête ? c’était Tom Conelli qui taquinait le patron, un vieux bonhomme qui avait l’habitude de les servir. Il mettait prestement les verres et les assiettes sur la table.

On entendait au dehors l’aboiement des chiens dans la nuit estivale.

Le Petit Benny grisait les insomniaques du plus charmant sourire qui avait jamais orné le visage d’une fripouille fini. Il tapotait le dos du vieux patron Johanes en pouffant de rire :

– On n’a jamais vu ni gueule plus morne, ni meilleur patron !

Conelli raconta comment, un an avant que Tesla était descendu du bateau, New York avait obtenu l’une des plus grandes merveilles du monde : le pont de Brooklyn.

– Il n’y a plus les jardins de Sémiramis, mais le pont tient encore, ajouta didactiquement Edison, faisant étalage de son érudition.

– Cependant, reprit Conelli, une semaine après l’inauguration quelqu’un s’écria : "Le pont s’effondre" ! Douze personnes furent écrasées. Comme on avait fui ! dit-il en sifflant.

Les yeux fermés, le malheureux musicien ivre, branlant de la tête, promenait son archet sur la scie.

Un flot de personnes rassasiées quittait le restaurant. Edison et ses hommes s’entassèrent dans un autobus. Les mains enfoncées dans les poches, Batchelor, tout juste rentré de Paris, vint les rejoindre.

Ricanant, criant l’un plus fort que l’autre, les insomniaques se rendirent à la *Jarretièrè d’or* au Baueri. Pendant qu’un Allemand peu sympathique les conduisait à une table, ils se faisaient des signes pour réprimer leurs ricanements et se donner un petit air de décence en se frayant un passage à travers la foule. Une fois assis, ils entourèrent leurs verres de leurs coudes. Une femme au maquillage barbouillé repoussa les coudes gras et s’assit à leur table :

– Mon petit chat, tu vas me payer un pot ?

– C’est le système féodal qui règne ici, se mit à expliquer Benny. Il s’adressait à Tesla : Les bordels payent les flics. Les flics payent les capitaines. Les capitaines payent l’Etat.

Benny rota, ayant avalé quelque chose de fort qui lui racla la gorge et lança un juron.

– Vous savez ce qu’a dit Steev Brayd lorsqu’il a sauté du pont ? les yeux verts de Conelli s’allumèrent : "Ca y est, il descend." – et il se versa dans le gosier tout le contenu de son flacon de rhum.

– Ha ! Ha ! Ha !

Une hilarité insolite, presque effrayante, animait la compagnie. Les grimaces des visages retiraient tout sens aux paroles. Edison était presque toujours de bonne humeur après un copieux repas. Alors il commençait à rabâcher ses histoires.

Dans sa jeunesse, il avait électrifé les pissotières métalliques de la gare et s'était amusé à regarder les gens qui, prenant un choc électrique à travers le jet d'urine, se mettaient à trembler et à se pisser dessus.

Ha ! Ha ! Ha !

Edison présidait une table de spectres aux regards brouillés et aux mâchoires déboîtées.

Les portes étaient ouvertes. Dehors, hurlaient les bêtes de l'été. Le féroce hurlement de taureaux débridés sillonnant les rues dans une course sauvage. La poussière odorante excitait les âmes et enivrait les narines. Les lumières fracturées et les voix lointaines de la ville se fondaient en une douloureuse provocation. Tous les yeux devinrent nostalgiques. Des exhalaisons de fumée s'envolaient dans la nuit.

La vitesse était le principal moteur de la musique. Tous buvaient cul sec.

Benny alluma la moustache de Conelli au lieu d'allumer un cigare.

Une femme aux cheveux roux chantait d'une voix cassée. Elle disparaissait pour réapparaître dans une jupe plus courte. Les garçons volaient comme des éperviers entre les tables, s'empêtraient dans les crinolines et doubtaient le prix de toutes les consommations, sauf la bière.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Edison en colère.

– Une erreur, monsieur, s'excusa le garçon comme si de rien n'était. Le roi de l'électricité le menaça du doigt et continua à ricaner.

– Madame Peterson m'a demandé quelle est la matière qui brûle dans l'ampoule, se gobergeait Edison, le visage tout rouge, et vous savez ce que je lui ai répondu ? Le fromage de Limburg !

Ha ! Ha ! Ha ! tonna en chœur toute la compagnie des insomniaques.

– Et j'ai effrayé un noir pour voir combien il blanchirait sous l'effet de la peur !

Tesla était inquiet : Edison ne buvait pas, mais il divaguait les larmes aux yeux, grisé par l'ivresse des autres. Il paraissait le plus saoul de tous.

– Et vous vous souvenez de ce Suisse, cette espèce de dadas qui mangeait de la salade au petit déjeuner ? ce fut à présent cette fripouille de Conelli qui intervenait. Il s'assoit à notre table et moi, l'air de rien, je sors un pistolet gros comme ça : "Maintenant je te tue!"

– Et il n'est plus revenu au travail, jubila Benny.

Ha ! Ha ! Ha ! tous les insomniaques exultaient.

C'est ici, au milieu de ces masques grimaçants, que Tesla passa son vingt-huitième anniversaire.

Il apprenait.

Ses yeux s'ouvraient. Dès qu'Edison s'absenta un moment pour aller aux toilettes, ses assistants se mirent à casser du sucre sur son dos :

– Il est radin et fourbe.

– Tu sais, Benny, les siens étaient des traîtres ! Tu te rends compte, ils étaient loyalistes pendant la révolution américaine...

– Son père l'avait fouetté parce qu'il avait mis le feu au grenier, dit Batchelor d'une voix caverneuse.

– Et le chauffeur du train lui avait boxé les oreilles parce qu'il avait mis le feu au wagon !... ajouta Conelli.

– C'est pour ça qu'il est sourd ! ricanait Benny.

– Juste autant que ça l'arrange, ajouta Batchelor en caressant sa barbe de patriarche.

– Qu'est-ce que vous êtes en train de raconter là ? demanda Edison avec circonspection, retournant à la table.

– Rien, dit Conelli de son air bon enfant, nous disions que tu es un homme bon et juste.

35

LA MORT DU SQUELETTE

Deux choses semblaient être désavantageuses pour Tesla.

Tout d'abord, le fait qu'il venait de Paris. Les insomniaques s'étonnaient de le voir compter les prix en francs et se moquaient de lui en l'appelant le "Parisien". Il devint l'objet de leurs intarissables railleries, surtout depuis qu'ils apprirent qu'il allait à l'opéra.

– T'as vu comme il fait l'important avec sa gueule visage de chat et ses oreilles de chauve-souris ?

Ils se gaussaient, chuchotant derrière son dos que sous ses costumes élégants il devait porter des dessous féminins.

Cela passait encore. Mais le pire c'était qu'il n'était pas né en France, et qu'il n'était donc pas Français.

Un jour, Edison toussota et lui demanda si dans son enfance il avait mangé de la viande humaine.

– Pourquoi ?

– Tout simplement, je ne peux pas trouver votre Smiljan en Lika sur la carte du monde civilisé, sourit méchamment le prince des inventeurs.

– Vous voulez dire la carte où on trouve Milan et Ohio, imprimés en caractères d'or ? demanda poliment Tesla.

Edison s'imaginait Smiljan comme un lieu où vivaient des oiseaux dentés et des papillons carnivores.

Et Tesla pensait que le seul défaut de son pays natal, était qu'il y avait là aussi des gens intelligents mais vulgaires qui, comme Edison, s'obstinaient à ne pas vouloir se laver pour ne pas perdre quelque chose de leur authenticité. Edison était convaincu qu'il grandirait dans l'estime de ceux qu'il aurait trompés

et qu'un homme aimable était coupable de quelque chose. Tesla ne pouvait pas s'empêcher de le comparer à Luka Bogić de Smiljan qui ne passait jamais à côté du petit Nikola sans brandir son fusil : "Maintenant, je te tue !" Après ça, fier de sa blague, il allait rigoler avec les chasseurs dans l'auberge.

Tesla et Edison, chacun plongé dans son obsession, se croisaient tous les jours.

Quant à ses progrès dans le perfectionnement de ses moteurs, le "Parisien" informait désormais directement Batchelor.

Au départ, il refusait d'écouter lorsque les insomniaques lui disaient qu'Edison avait son propre espion dans le bureau des brevets. Plus tard, il ne pouvait pas ignorer la présence d'un personnage alcoolisé que Conelli lui avait depuis longtemps indiqué du doigt. L'espion s'appelait Zenas Vibur Fink. Edison utilisait les informations de Fink, modifiait et renommait les découvertes des autres pour les déposer sous son propre nom.

Tous les jours la poudre d'or de l'idole se pulvérisait en poussière.

– Qu'est-ce que le monde sans générosité, une prison ?... s'interrogeait Tesla. Et il commença à ramener le dieu de l'Olympe à des proportions humaines. Edison pouvait dormir n'importe où sur le plancher. Sa coiffure était telle qu'on pouvait supposer qu'il se coupait les cheveux tout seul, dans la nuit, avec un couteau. Et – le plus important – il ne produisait jamais rien sans avoir la certitude qu'il pouvait le vendre.

– La ruse, marmonnait le jeune homme déçu. La misérable ruse humaine.

Au bout d'une année de travail, l'apprenti du sorcier avait terminé les vingt-quatre projets des moteurs au courant continu que celui-ci lui avait commandés.

Il expliquait à Batchelor que ces moteurs remplaceraient désormais ceux qu'on avait utilisés jusqu'alors et deviendraient le modèle standard.

Puis, sans s'annoncer, il fit irruption dans le bureau d'Edison. Le ventilateur tournait lentement. Edison feuilletait le journal. Ses yeux gris parcouraient les titres aguicheurs :

Complications avec les Apaches ! Suicide du bagarreur ! Corruption en Louisiane ! Les dernières heures de Victor Hugo ! Huit victimes dans l'incendie d'un immeuble squatté ! Des enfants jetés par la fenêtre ! La mort du squelette ! Abraham Kruyts, surnommé "le squelette de Brockton" a dit hier soir adieu à la vie !

N'attendant pas que le chef remarquât sa présence, Tesla déclara joyeusement :

– Tous les brevets sont là. Vous avez dit, cinquante mille dollars!

– Plus fort ! s'annonça la voix du patron derrière le froissement des journaux.

Tesla ouvrit la bouche pour répéter ce qu'il venait de dire, lorsqu'Edison, d'un geste théâtral, jeta le journal à terre. Dès qu'il vit son visage, le jeune homme comprit que la récompense tombait à l'eau.

Le ventilateur tournait opiniâtement au même rythme.

Nullement embarrassé par sa perfide trahison, Edison remarqua avec sang froid :

– Je vois, mon cher, que vous n'avez pas compris l'humour américain.

– Tesla resta bouche bée. Dans l'insolence universelle il n'y avait rien de spécifiquement américain. Au bureau parisien d'Edison, il pensait qu'il se faisait rouler par des commerçants à l'esprit de boutiquiers.

Mais ici...

Le ventilateur obsédant bougeait à peine.

Les valeurs morales de Tesla inculquées avec l'abécédaire ne pouvaient se mesurer à l'âme endurcie d'Edison qui avait acquis ses premières leçons dans la rue. Jusqu'alors, Tesla avait été devant son chef une danseuse. Il était capable de se glisser

dans les trous d'une toile araignée. Pendant toute une année, il regardait cet homme amoureux, en voulant ignorer ses défauts.

L'apprenti sorcier pensait que le mal ne venait que des malentendus entre les hommes. Il croyait que les êtres supérieurs étaient naturellement des collaborateurs.

Mais Edison a été fouetté par son père sur la place publique, comme un esclave évadé. Dans l'odeur de la poussière et du sang, pendant que les femmes suffoquaient, l'âme de l'enfant s'est dissociée de son corps. Alors que le fouet caquait sur son dos, le second Tom a évincé le premier. La douleur du vrai Tom est passée dans la rage du second. Dans l'odeur de la poussière et du sang, Tom Edison a juré qu'il n'épargnerait pas les autres de ce qu'il avait enduré lui-même. Devant moi – jamais ! – c'était sa devise. Il était en position de rivalité avec tout ce qui vit : homme, femme ou enfant. Pour lui, la victoire est restée toujours plus importante que le sens de la victoire. Dans ses narines il y avait encore l'odeur de la poussière et du sang. Pour un petit avantage personnel, il n'hésitait pas à causer le plus grand dommage à un autre.

– Mais..., essaya de répondre Tesla.

La cendre s'éparpillait sur le gilet d'Edison. La bouche impitoyable mordait le cigare. Il pensa à un chien qui ne lâche pas son os. Sa mâchoire, se dit-il, n'est qu'une partie anatomique dont le seul usage est de développer les canines, capables de déchiqueter les viandes et de ronger les os.

...Les mots restèrent coincés dans sa gorge :

"Que les hommes sont laids sans notre sympathie qui les anoblit !"

– Mais, intervint nonchalamment Edison, je suis prêt à augmenter votre salaire de dix-huit dollars par semaine, à vingt-six.

– Il n'y a pas de "mais", monsieur, articula Tesla d'une voix calme et décidée :

– Je donne ma démission.

Edison fit un geste résigné de la main.

Le sentiment d'une énorme trahison avait envahi le jeune inventeur. Un picotement glacial parcourait toutes les fibres de son corps.

– Sale farceur ! Chien galeux ! marmonna-t-il, en serbe.

Ne sachant pas où aller maintenant, Tesla tâta dans sa poche, avec des doigts d'aveugle, la carte de visite de Robert Lein.

Quant à Edison, il gonfla les joues. Il cherchait d'habitude à faire rire celui qu'il venait de tromper en transformant la trahison en blague, et la tragédie en farce. Sentant basculer la balance des rapports humains c'était l'outragé qui finissait par s'excuser.

51

PLUS JAMAIS

Partout autour de nous, tout tourbillonne, tout se meut, tout est énergie.

Nikola Tesla, mai, 1891.

Le grand jour est arrivé.

Cet homme qui mesurait à peu près deux mètres, avec ses semelles épaisses en liège, paraissait irréellement grand sur la scène. Les visages excités de nombreux électrotechniciens jeunes et vieux provoquaient une certaine agitation dans la salle. Il y avait dans cette foule autant d'amis que d'ennemis.

– De toutes les formes de l'énergie non mesurable omniprésente dans la nature, qui toujours change et se meut et comme une âme anime l'univers – commença le conférencier aux doigts nerveux – le magnétisme et l'électricité sont peut-être les plus fascinants.

A cet endroit Tesla haussa la voix :

– L'explication de ce double phénomène fascinant gît dans le monde infinitésimal, avec ses molécules et ses atomes, qui tournent dans leurs orbites, un peu à la manière des corps célestes.

Les auditeurs s'imaginaient de minuscules galaxies en train de tourner dans leurs ventre, leurs yeux, leurs cœurs...

– Il n'y a pas de doute qu'il existe une manière d'exploiter directement cette énergie..., s'échauffait l'orateur, il n'y a pas de doute qu'en puisant dans des sources intarissables nous obtenons la lumière que nous pouvons – il marqua ici une pause pendant laquelle son regard se promena d'un visage à l'autre – transmettre directement, sans fils !

Le grand spectacle scientifique était conçu comme une réponse aux spectacles de cirque que pratiquait Edison. Tesla fit un signe en direction de l'endroit où se trouvait son assistant Gano Dan.

Tout comme dans la chambre de la mort où on électrocute les condamnés, on entendit un "clic".

L'obscurité recouvrit la salle.

Le savant, Tesla, disparut.

Dans un faisceau de lumière blanche on ne voyait plus que son assistant, l'acteur. Sous l'éclairage intense, son smoking blanc donnait l'impression d'être amidonné. Il avait l'air triste et solitaire. On voyait chaque ride de son visage.

Sur sa table, étaient rangés des dispositifs qui pour la plupart des spectateurs étaient "quelque chose", car ils ignoraient leur usage. A côté du moteur polyphasé s'élevait une roue verticale, il y avait aussi un ballon en argent et encore quelques appareils d'apparence plutôt menaçante.

Dans l'obscurité bleue, on entendit soudain un bourdonnement.

Deux arcs de lumière se mirent à grésiller et se projetèrent vers le haut, au-dessus de la machine. La bobine fit jaillir des fils étincelants. Un lacis de cheveux de Gorgone emmêlés enveloppa le ballon.

Le public regardait avec un mélange d'humilité religieuse et de stupeur fascinée.

Gano Dan avait la gravité d'un matador. A un signe de la main de Tesla, il augmenta la fréquence. La salle entendit l'éclat du fouet lumineux par lequel le doigt de Dieu touche celui d'Adam. D'autres éclairs se succédèrent. Tesla, avec sa petite moustache, les cheveux très lissés, se redressa comme un toréador au moment de tuer sa victime. Brusquement, il leva le bras vers la machine. Au même instant, le cyclone électrique lui gonfla le corps. L'ampoule dans sa main clignota et s'alluma trois fois. Dans le public agité on entendit des sanglots :

– Amélia ! Il brûle !

– L'électricité passe à travers lui !

L'acteur, assistant, se promena pendant une quinzaine de minutes au milieu du public, les cheveux hérissés, en allumant, par son toucher, des ampoules et des tubes à vide. Il montra que les lampes illuminées par le champ électrique pouvaient briller sans fils partout dans la pièce.

Puis, il revint sur la scène.

Sur le podium, l'homme à la tête hérissée de cornes de lumière bleue, se mit à parler comme quelqu'un qui chante une haute note

– Nous avons affaire ici à un paradoxe : alors que le choc d'un seul jet de courant continu peut être fatal, l'effet d'un courant infiniment multiplié peut être parfaitement inoffensif.

La preuve : il a fait passer à travers son corps des électricités infiniment plus fortes que celles qui avaient tué le condamné à mort, Kempler, dans la chaise électrique.

L'applaudissement était pareil au grondement d'un orage. Une telle ovation, le fit un instant planer au-dessus de la scène. Et lorsqu'il remit les pieds sur le sol, le monde n'était plus le même.

Après le spectacle, des journalistes essoufflés l'assaillirent de questions :

– Combien de watts avez-vous supportés ?

– Et n'étiez-vous pas en danger ?

– Quand, la première fois, vous êtes-vous risqué de toucher un fil ?

– Etiez-vous si sûr en votre évaluation, ou avez-vous utilisé un animal ?

– Que moi-même, répondit Tesla, perdant le souffle. Je n'ai utilisé que moi-même.

TROISIÈME PARTIE

LE NOUVEAU SIÈCLE

80

LE TERRIBLE NEZ

*Ce n'est pas un nez ! c'est un roc !... c'est un pic... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ?... c'est une péninsule !*

Edmond Rostand

Il retira ses gants avec ses dents, il secoua son parapluie et le fourra dans une sorte de patte d'éléphant auprès de la porte. Il garda ses gants et son chapeau, car c'était une visite officielle. Il murmura pour lui-même d'un air désespéré : ne regarde pas le nez !

On racontait que Morgan vivait dans une maison dont l'extérieur était comparable à la cathédrale de Milan, et l'intérieur, à la bibliothèque de Babylone. Toute la maison cliquetait de vaisselle en argent que les servantes n'en finissaient pas d'astiquer, dans l'attente de Noël. Tesla épousseta la neige des plis de son manteau. Pendant que dehors l'hiver blanchissait les arbres et les pavés, dans le vaste hall en marbre se dandinaient des pans noirs.

– Ne t'occupe pas du visage, continuait à murmurer une voix intérieure, ne cligne pas des yeux, respire lentement !

Dans la fontaine, les nageoires des poissons noirs s'enroulaient comme des volutes de fumée. Il traversa le vestibule octogonal où la déesse de la mosaïque lui baisa les pieds. Le laquais le dirigea d'un geste léger vers le salon où ses chaussures dispa-

rurent dans le tapis. En même temps, il eut une sensation désagréable à cause de l'excessive hauteur du plafond.

– Ne regarde-pas le nez ! se disait-il obsessionnellement.

– Bon jour !

Cette voix lui donna des picotements dans la joue droite et lui raidit le coup. Cette même voix avait ordonné en son temps la formation du premier monopole d'un milliard de dollars.

Savez-vous combien il y a de zéros dans un milliard ?

Des zéros avec des lunettes, des zéros aux lustres noirs des ronds de cuir, des zéros avec des dents en or, des zéros aux casquettes d'ouvriers, des zéros de sbires avec des insignes de Pinkerton... répondaient à la voix de cet homme au nez difforme – John Pierrepont Morgan.

Des antiquaires aux yeux plissés et des experts aux lèvres fines choisissaient les tableaux, les tapisseries et les bronzes pour ses collections. Des doigts infatigables comptaient les billets de J. P. Morgan. La voix de basse de ce milliardaire envié de tous citait Ovide : *Pauvre est l'homme qui sait combien d'argent il possède.*

Les sourcils de John Pierrepont Morgan étaient puissants. Par leur seul froncement, il pouvait tordre un fer à cheval. Ses joues étaient rondes. Son visage était grassouillet, les yeux, petits et inexpressifs. Il aurait pu ressembler à Balzac... s'il n'y avait pas le terrible nez.

Que saurions-nous sur le monde sans nos nez ? s'annonça une voix intérieure, soudain joyeuse. Nous ne saurions rien !... Les hommes sentent jusqu'à l'odeur des rapports sociaux. Nous connaissons "l'odeur de l'argent" et "l'odeur de la misère"...

– Dangereux ! s'effraya l'inventeur, et il chassa immédiatement de sa tête ce qu'il avait jadis écrit dans sa conférence sur les nez.

Qu'étaient le maharadja de Kapurthala avec son imposante moustache cendrée, les aristocrates anglais aux visages étroits – en comparaison avec la gloire de John Pierrepont Morgan ?!

Est-ce que la petite barbe bien taillée du Tzar russe pouvait se comparer à la puissance d'un Morgan ?

Mes chers collègues, mes collègues inspirés, fiez-vous à votre nez !...

Non, sérieusement, il fallait oublier ça.

En termes médicaux, la pathologie de Morgan s'appelait *probiscis*. Son nez avait été arraché du portrait en décomposition de Dorian Grey. Avec la consistance d'une framboise, il était tout à la fois rouge, jaune, bleu, fleuri, hérissé de verrues. Il ne pouvait pas ne pas être le détail central de chaque pièce dans laquelle son propriétaire entrait. Il fallait du courage pour promener ça à travers le monde. Il fallait du courage pour jeter un coup d'œil dans la glace, en faisant semblant que ce n'était rien.

– Bonjour ! la voix avait agi sur Tesla comme de la novocaïne.

Il s'enhardit, il se jeta dans le gouffre, et regarda le nez comme si ce n'était rien.

Dans la cheminée devant laquelle ils s'étaient assis, pouvait habiter toute une famille d'émigrants. Un bréviaire byzantin en ivoire gravé était posé sur la table. Les murs étaient recouverts de tableaux où les hommes étaient bruns et les femmes blanches. L'œil de Tesla s'attarda sur la sombre *Susanne et les vieillards* de Rembrandt, puis sur un Saint Jean Baptiste tenant sous le bras sa propre tête auréolée, et sur une vanité flamande.

Morgan était comme un Poséidon qui ne riait jamais. Moins il riait, plus les autres autour de lui se fondaient en sourires.

Les caricaturistes présentaient Morgan comme une pieuvre qui enserme dans chacun de ses bras une branche de l'industrie. Il répondait aux réformateurs qui voulaient réorganiser les monopoles, qu'on ne pouvait pas reconstituer les œufs après en avoir fait une omelette. En plus de l'acier, il contrôlait la nouvelle industrie électronique, les bateaux, les mines, les chemins de fer, l'assurance et la banque.

Le contraste entre la pâleur de lys de la peau et du col, le noir intense des cheveux en accord avec le costume et la couleur agressive du nez était effrayant. Le nez brillait comme l'Etna. Le nez tonnait.

Est-ce que maintenant toute la pièce va exploser ? se demanda l'hôte paniqué.

Et quand on pense que ce morne gorille au nez fantasmagorique avait voulu à un moment de sa vie tout abandonner pour une histoire d'amour... de telles pensées trottaient sans rime ni raison dans la tête du malheureux Tesla dont tous les projets dépendaient en ce moment de cet homme.

...sa fiancée était si faible qu'il devait la soutenir pendant la cérémonie du mariage...

Cet amateur d'art possédait des collections de pièces de monnaie antiques, des vieux manuscrits introuvables, des bijoux et des statuettes d'une valeur inestimable. Mark Twain lui avait dit que la collection de Morgan était quelque chose comme "l'éternel dans le temporel." Mais Tesla avait l'impression qu'il n'y avait pas là un véritable critère qui porterait l'empreinte de son propriétaire, mais que le seul principe qui avait guidé son choix était l'argent.

L'homme passe sa vie à vouloir garder des choses... – continuait-il à raisonner malgré lui, en fixant le tableau de Sebastian del Piombo. *Mais cette vie elle-même il ne peut pas la garder.*

Il l'avait amenée en Algérie pour essayer de la guérir. C'est là qu'elle est morte. A son retour, il avait repris la banque de son père Djunius.

L'atmosphère était lourde, comme si l'ange de la mort veillait autour de cette cheminée.

Morgan avait lu dans le magazine *Century* un article de Tesla sur le "problème de l'accroissement de l'énergie". Il le félicita poliment par quelques phrases élogieuses, puis, dans le style direct qui lui était propre, il dit :

– Décrivez-moi votre système.

Des poumons de Tesla éclata un cri muet :

Ne regarde pas le nez !

– Mon appareil assure la transmission des messages et des images à n'importe quelle distance, répondit lentement l'inventeur. Sans fils. Dans une parfaite discrétion.

– Et qu'en est-il du système de Marconi ?

– Marconi utilise des appareils dessinés par d'autres, sur de fausses fréquences, expliqua d'une voix agréable Tesla. Le moindre changement de temps perturbe ses messages.

Ne regarde pas vers le gouffre ! gémissait quelque chose en lui.

Une étincelle de folie s'alluma dans les yeux de Morgan. Son bureau d'information était meilleur que celui de bien des Etats. Oui, cet homme est dangereux et on l'attaque dans les journaux.

Quand-même...

Sans dire un mot, le milliardaire fit un geste de la main pour lui faire signe de continuer.

– Je considère que vous, plus que tout autre, devriez contribuer à la réalisation de ce projet qui sera d'une énorme importance pour l'humanité...

Les doigts osseux de l'angoisse se resserraient autour de sa gorge. Il sentit de nouveau l'ange de la mort planer autour de cette maison.

Puis, soudain, dans un élan d'éloquence qui marchait toute seule comme indépendamment de sa volonté, Tesla expliqua qu'en dehors de la transmission des messages sans fil, son système permettait la production et la manipulation de centaines de milliers de chevaux, grâce à quoi on pouvait diriger des instruments sur n'importe quel point de la terre, quelle que soit l'éloignement du transmetteur.

– Continuez, dit Morgan d'une voix sourde de fumeur d'opium. Nikola essaya de recourir à son intuition pour pénétrer dans l'âme de cet homme inatteignable, mais aucun écho ne

répondit à son appel. Il frôla le vide. Pour une fois les bouddhistes avaient raison.

Il eut soudain l'impression que, tout en parlant, il dormait. Il se mordit les lèvres et il ne sentit rien. Cette voix de basse traînante exerçait sur lui un pouvoir anesthésiant. Une pointe de folie étincelait dans les yeux du gorille. Tesla n'était pas maître de lui-même. Les deux hommes avaient commencé leurs pourparlers dans une vaste salle. A présent, les murs se rapprochaient. Il étouffait. Dès qu'il s'arrêtait de parler, il était saisi de frayeur.

– Celui qui aura le contrôle sur ces inventions, dit-il avec conviction, sera dans une position légitimement plus forte que ceux qui se servaient de mes découvertes pour la transmission des courants continus.

Le financier chassa d'un geste la fumée du cigare et demanda :

– Combien de temps vous faut-il pour terminer votre projet ?

– Huit mois.

Le silence s'approfondit, descendant d'une octave.

Enfin Morgan conclut :

– Envoyez-moi, s'il vous plaît, les devis à mon bureau.

La déesse de la mosaïque baisa les pas de Tesla lorsqu'il sortait.

96

RYTHMES LOINTAINS

L'homme n'est qu'un assemblage d'influences extérieures.

Le désir est le désir des autres

L'homme ne devient rien, car il n'est rien.

Mark Twain

Après l'abandon de la tour de Wardencllyffe, son projet le plus grandiose, Tesla s'efforçait de trouver un moyen pour surmonter son sentiment de défaite. Il s'appuyait sur ce qui lui restait de vie dans la chaleur de son corps, de son être, de son cœur, dans ses chakras, cherchant à trouver à nouveau l'écheveau d'or qui lui avait depuis toujours indiqué le chemin.

– Souviens-toi que l'on t'avait prévenu, lui répétaient ses amis.

– Vous n'avez besoin de personne : a-t-on jamais vu un être inhumain comme vous !... lui disait Katherine Johnson, avec reproche.

– Quand rien ne marche, tu entends une musique intérieure qui tu ne peux partager avec personne, répondait-il d'une voix étouffée.

Le créateur du premier appareil télécommandé qui avait toujours défié l'impossible, confronté, cette fois-ci, à la possibilité de l'échec, commença à s'interroger sur l'antique question du libre-arbitre. Ces spéculations philosophiques lui servirent d'écran pour ne pas voir la vérité de l'échec qui pour lui n'était pas une vérité.

Les bouddhistes croient qu'il n'y a pas d'âme et que le monde n'est qu'une succession de moments fugaces.

Dans l'âme inexistante du philosophe Nikola Tesla, les

choses prirent alors un tour plus clair : une source centrale qu'Aristote avait appelée *entéléchie* est le principe vital qui donne à l'homme non seulement l'énergie mais détermine aussi les pensées qui résonnent dans sa tête comme un tramway.

Son père, lorsqu'il préparait ses sermons, se disputait avec lui-même en alternant les voix comme s'il était habité par plusieurs personnes.

Le retour de son frère mort, Dané, dans les rêves de Nikola s'expliquait par la force de pulsations éloignées.

Toutes les particularités du caractère humain étaient des emprunts dont on s'affublait comme de masques de carnaval.

Les hommes vibraient, mus par les oscillations du monde.

Des tristesses !

Des passions !

Des folies amoureuses !

Tout cela s'était glissé dans les têtes et les cœurs par de lointains rythmes oscillatoires.

Par conséquent :

Dans les rues de New York souriaient des machines séductrices. Des machines charismatiques tenaient des conférences. Des machines mélancoliques contemplaient derrière la vitre les gouttes argentées de la pluie. Des machines de chair faisaient partie intégrante d'un monde où tout se tenait dans une communion profonde et qui était, lui-même, vivant. Les hommes s'apercevaient nécessairement du rythme de la marée haute et de la marée basse dans leur propre vie. Ils voyaient sans aucun doute le changement des modes vestimentaires et de ces autres modes qui transformaient leurs opinions et leurs idées.

Oh, tous étaient invités au bal ! Les foules hypnotisées s'agiteraient dans une même ivresse.

Les visages séduisants et terrifiants, dans le concours des vanités, ne seraient plus que des grimaces ricanantes.

Il n'y aurait pas besoin pour cela d'orchestres enjoués ni de fanfares dans les parcs.

102

LE JOYEUX MANÈGE D'UNE FIN IMPITOYABLE

Maudis Dieu et meurs, avait dit la femme de Job.

Depuis des mois déjà un petit vieillard difficile à décrire enfonçait ses pieds dans les tapis épais du *Waldorf-Astoria* d'un pas furtif. Il avait peur des ascenseurs lents dans leurs cages métalliques, du marbre et des orchidées. Il s'attristait devant les absurdes vases Ming dans le hall.

Etrange ! Tesla avait complètement oublié qu'il devait à monsieur Boldt, le propriétaire du *Waldorf-Astoria* "dix-neuf mille dollars.

Tant pis ! Le monde ne lui devait-il pas, à lui aussi, quelque chose ?

Etait-ce sûr qu'il avait légué la tour de Wardencllyffe à Boldt pour éponger ses dettes ?

La tour était abandonnée depuis des années. L'acier brillant était maintenant recouvert de rouille. Avant la guerre, malgré tout, Tesla, qui n'était pas au clair avec lui-même, continuait à prendre parfois :

LE TRAIN DE NUIT POUR WARDENCLYFFE

Suivi de l'ombre d'Edgar Allan Poe, il se dirigeait vers le hall colossal de la *Grand central* gare endormie à cette heure tardive de la nuit où l'on ne voyait pas même les casquettes rouges des porteurs. Il suivait l'écho de ses pas qui épousaient le rythme de sa pensée. Il montait l'escalier en marbre et se plantait sur l'arène déserte des voyageurs. Sur la boule au milieu du quai, quatre horloges indiquaient minuit. Minuit. Minuit. Sur des chaînes en bronze pendaient des lampadaires ovoïdes. Les

immenses fenêtres étaient quadrillées par de minces barres de fer. La coupole était recouverte de constellations dorées. Les pas de l'homme solitaire résonnaient sous cette chape du destin que déterminaient les étoiles.

Il entra alors comme envoûté dans le train pour Wardencllyffe.

Tel un papillon de nuit, il fouillait du regard les fenêtres des autres.

Entraîné. Entraîné.

Il arrivait enfin à Wardencllyffe. L'ouragan désinfectant d'un énorme voltage traversait son cœur d'enfant... un cœur qui même dix ans plus tard allait croire que des tours au prix inestimable ne devaient pas se laisser détruire, quoi qu'en disaient les contrats.

Ils étaient entraînés, entraînés.

Par la guerre, par le temps.

Il était choqué de voir que Boldt n'avait pas pris les mesures pour protéger Wardencllyffe.

Ses voisins des fermes alentours, monsieur George Haggmann, monsieur De Witt Bailey et la veuve myope Gemayma Randall, se rassemblaient pour voir ce monstre prodigieux en décomposition. Bien des fois ils s'étaient réveillés en sursaut au milieu de la nuit, aveuglés par la lumière qui parvenait de ce lieu déserté chargé de mystère.

La compagnie d'acier Smayli se préparait à démanteler la tour...

... pour moins que le dixième du prix.

*

Une grande tempête se préparait. Les nuages à l'ouest prenaient une couleur métallique. Le soleil affolé jeta ses derniers rayons sur Wardencllyffe. La tour était comme une mouche verte. La tour avait été entraînée dans le joyeux manège de sa fin impitoyable. Un instant, la lumière se répandit sur chaque poutrelle de l'édifice haut de soixante mètres de science.

Alors, il s'effondra.

Les spectateurs furent parcourus de frissons par le vacarme de la chute.

Tout le paysage prit une couleur grisâtre comme si on l'avait saupoudré de plâtre. Dans sa chute vertigineuse, le grand œil de Wardenclyffe, se retourna encore une fois avant de se dissoudre dans une poussière de safran.

– C'est la fin du rêve, dit De Witt Bailey dans le silence qui succéda.

103

UN MILLION DE FENÊTRES HURLANTES

Tesla était à Chicago lorsque la nouvelle lui parvint.

Dans sa bouche sèche, sa langue s'enfonça comme une pierre dans le sable.

– Il était peut-être vrai qu'un sage n'est pas supérieur à un benêt, se dit-il, ni l'homme à l'animal. Les débris de la tour gisaient déchiquetés au milieu d'un champ de patates. Et il n'y avait pas de doute que son état intérieur était dans la même déchéance.

Wardenclyffe était pour lui la scène du monde, son lieu de transformation, son amour supérieur, sa béquille cosmique, sa maison d'acier, la demeure qu'il n'avait jamais eu.

Houdini pouvait trouver une solution à tout, lui, ne le pouvait pas.

Une fois déjà, son laboratoire avait brûlé. Alors l'horreur l'avait assourdi. Maintenant elle hérissait ses cheveux.

Il refusa la suggestion amoureuse des pavés qui l'appelaient à s'agenouiller la tête basse, à donner un dernier baiser à la terre et à mourir. Il erra comme un somnambule jusqu'à l'aube à travers la ville éclairée par un million de lampes hurlantes et un homme pendu dans chaque chambre.

Maudis Dieu et meurs, chuchotait la femme de Job.

115

ET ALORS

La roulette des années vingt s'arrêta sur le mardi noir. Les courtiers de la bourse s'affairaient à la vitesse du vent, fouettés par le chronomètre. Ils annonçaient que les actions sombraient avec des cris de naufragés. La foule se ruait sur les portes des banques. Au-dessus de l'entrée de Wall Street, quelqu'un avait gravé les mots de Hobbes : *L'homme est un loup pour l'homme.*

A l'ouest, les fermiers brûlaient le blé tandis que dans les rues de New York les gens s'évanouissaient de faim.

Impossible !

Les femmes vendaient des "pommes d'Eden" afin de ne pas mendier. Dans les soupes populaires on versait aux blessés déambulant de la bouillie dans leur chapeau.

Impossible !

Pour six repas par jour, les affamés hallucinaient dans de fictifs marathons.

Impossible !

Et alors le veuf Johnson revint de Paris. Il soupira et se plaignit :

– Où que j'aïlle – c'est encore moi que je retrouve.

Puis il sourit avec complaisance :

– Quand tu voyages toujours, tu n'es jamais provincial.

– Moi, je ne pense pas ainsi, dit Tesla. Je pense au contraire que ton âme est une capitale ou une province indépendamment du lieu où tu vis.

Désirant surprendre son ami, Robert lui avait apporté une publication du surréalisme serbe, intitulé *l'Impossible*.

– Impossible ! s'esclaffa Tesla, c'est le refrain de ma vie. C'est ce qu'on me disait pour chacune de mes idées – depuis que j'ai souvenir de moi-même.

– Est-ce qu'il t'est jamais arrivé de voir un miracle ? lui demanda soudain Johnson, intrigué.

– Comment ça "jamais arrivé ?". Mais ça m'arrive toujours ! répondit Tesla sur un ton courroucé.

– Les années soixante-dix à Graz, les femmes portaient quelque chose qui ressemblait à un bavoir en dentelle. Les années qui se sont écoulées depuis ont transformé même cela en une chose invraisemblable. Et c'est un miracle que de tels changements de mode se soient produits entre-temps.

Johnson lui parlait de la nouvelle lubie de Breton : écouter le "pouls géomagnétique de la Terre" et aussi, de son engouement pour l'impossible.

– L'impossible ! pouffa de nouveau Tesla. Ha ! Ha ! Le refrain de ma vie !...

Le lendemain il se gratta la tête méditativement.

– C'est devenu trop cher, dit-il. C'est devenu impossible.

– Quoi ?

– Le laboratoire.

Gernsback écarta ses bras dans un geste qui exprimait tout à la fois l'étonnement et l'approbation. Avec Tesla, il surveilla le déménagement.

Vingt malles de correspondance, de travaux théoriques et de prototypes s'engouffrèrent dans le dépôt terrifiant de l'hôtel *Pennsylvania*.

126

FANTÔMES ET PIGEONS

Tesla avait l'impression que le ciel de New York était sombre comme le Styx sillonné par les barques de Charon qui transportaient des milliers d'âmes. D'autres fois il lui semblait que le sombre passeur ne transportait pas les autres, mais lisait, seul dans son canot, leur funeste destin entre la vie et la mort.

Le vent emportait les nappes de lumière que jetaient les réflecteurs sur *Time Square*.

Des couples nus se caressaient dans des chambres colorées par la pulsation lumineuse des réclames.

La mort palpait sur sa montre.

Un battement de cœur suffisait pour recevoir le baiser de celui dont on dit...

... De loin, il est horrible, de tout près, délicieux.

Juste un battement de cœur.

Si la tension des muscles un instant se relâchait, le trou dans les entrailles effacerait les contours du corps et le créateur se dissoudrait dans son œuvre. Nikola disparaîtrait dans les lumières de New York.

Saint Grégoire Palamas n'avait-t-il pas dit que celui qui s'abandonne à l'énergie divine devient lui-même lumière ?

Toujours plus pâle, toujours plus transparent. Avec le vent dans le dos il se sentait comme un cerf-volant. Il marchait comme un dragon de papier. Il faisait des promenades nocturnes.

Comme un poisson aveugle, il sortait à Broadway lorsqu'on pouvait entendre ses pas sur le trottoir.

Le monde était une épine de lumière dans une vitrine insomniacque.

Il palpait au milieu de la masse de fer vibrant, de verre et de pierre, en manque d'air.

Qui m'attend à la maison ? se demandait-il. Qui m'attend?

En effet, ils l'attendaient.

Ses vieux amis, presque tous morts.

Des fantômes et des pigeons.

Première édition en serbe : 2008